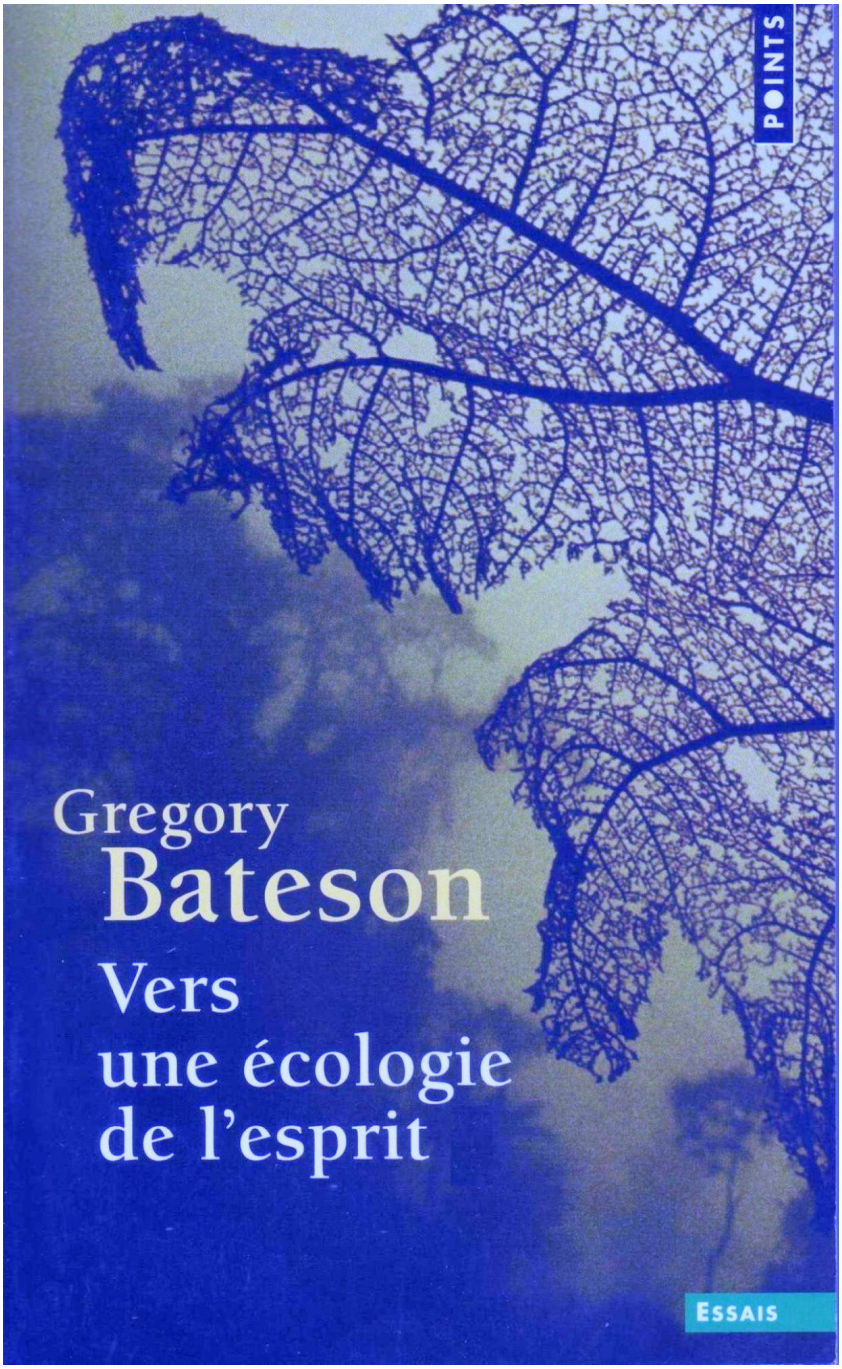
GREGORY BATESON

VERS UNE ÉCOLOGIE DE L'ESPRIT



SOMMAIRE

Table des matières

Sommaire....3
parties....3
Première section – Métalogues....4
I.1 - Pourquoi les choses se mettent-elles en ordre ?....6
I.2 - Pourquoi les Français… ?....10
I.3 - À propos des jeux et du sérieux....14
I.4 - Jusqu'où va ton savoir ?....20
I.5 - Pourquoi les choses ont-elles des contours ?....24
I.6 - Pourquoi un cygne ?....28
I.7 - Qu'est-ce qu'un instinct ?....32

PARTIES

Préambule au tome I
Première section - Métalogues
Deuxième section - Forme et modèle en anthropologie
Troisième section - Forme et pathologie des relations sociales
III.I - Apprentissage et théorie du jeu
III.II - Forme et pathologie des relations sociales
Quatrième section - Biologie et évolution
Cinquième section - - Épistémologie et écologie
Sixième section - Crise dans l'écologie de l'esprit

PREMIÈRE SECTION –

MÉTALOGUES

DÉFINITION : Un *métalogue* est une conversation sur des matières problématiques : elle doit se constituer de sorte que non seulement les acteurs y discutent vraiment du problème en question, mais aussi que la structure du dialogue dans son ensemble soit, par elle-même, pertinente au fond. Des conversations qui suivent, il n'y en a que peu qui satisfont à cette double exigence. Par exemple, l'histoire de la Théorie évolutionniste ne peut être qu'un métalogue entre l'homme et la nature, où la production et l'interaction des idées doivent illustrer, par elles-mêmes, 1e processus d'évolution.

I.1 - POURQUOI LES CHOSES SE METTENT-ELLES EN ORDRE ?*

LA FILLE : Papa, pourquoi les choses se mettent-elles toujours en désordre ?
LE PÈRE : Qu'est-ce que tu veux dire ? quelles choses ? quel désordre ?
LA FILLE : Eh bien, les gens passent un temps fou à mettre de l'ordre dans les choses, mais ils n'ont jamais l'air de passer du temps à les mettre en désordre. On dirait qu'elles font ça toutes seules ; et puis, on doit recommencer à les ranger.
LE PÈRE : Mais, tes affaires, par exemple, se mettent-elles en désordre si tu n'y touches pas ?
LA FILLE : Non, bien sûr, c'est-à-dire si *personne* n'y touche. Mais si toi ou quelqu'un d'autre y touche, ça fait un désordre encore pire que le mien.
LE PÈRE : Oui, et c'est bien pourquoi j'essaye de t'empêcher de toucher à ce qu'il y a sur mon bureau : si un autre que *moi* y touche, il y met un désordre pire que le mien.
LA FILLE : Tu crois que les gens mettent *toujours* du désordre dans les affaires des autres ? Pourquoi ça se passe comme ça ? LE PËRE : Ce n'est pas si simple. D'abord, qu'est-ce que tu veux dire par désordre ?
LA FILLE : Quand je ne trouve pas mes affaires, quand ça a l'air d'un vrai fouillis. Quand elles se ne sont pas à leur place !
LE PÈRE : Bon. Mais es-tu sûre que tu entends par désordre la même chose que quelqu'un d'autre ?
FILLE : Oui, j'en suis sûre, parce que, moi-même, je ne suis pas ordonnée et si je dis, *moi*, que les choses sont en désordre, je suis sûre que tout le monde sera d'accord.
LE PÈRE : Très bien. Mais es-tu sûre qu'en disant « ordonnée », tu veux dire la même chose que quelqu'un d'autre ? Si maman range tes affaires, est-ce que tu les retrouves ?
LA FILLE : Hum… *parfois*. Et seulement parce que, tu vois, je sais où elle les met quand elle les range…
LE PÈRE : Oui, moi j'essaie aussi de l'empêcher de ranger dans mon bureau. Je suis sûr qu'elle et moi nous n'entendons pas la même chose par « ordonné ».
LA FILLE : Et nous, toi et moi, est-ce que nous entendons la même chose par « ordonné » ?
LE PÈRE : J'en doute, ma chérie, j'en doute.
LA FILLE : Mais, papa, tu ne trouves par bizarre que tout le monde entende la même chose par « désordonné » et pas la même chose par « ordonné ». Pourtant, « ordonné » c' est le contraire de « désordonné », n'est-ce pas ?
LE PÈRE : Là, nous abordons une question plus difficile. Reprenons des le début. Tu disais : « *Pourquoi les choses se mettent-elles toujours en désordre ?* » Puis, nous avons fait quelques pas en avant ; nous allons maintenant transformer la question en : « Pourquoi les choses se mettent-elles dans un état que Cathy appelle non ordonné ? » Tu vois

* Ce métalogue a été écrit en 1948 ; il est publié ici pour la première fois.

pourquoi je change la question… ? _
LA FILLE : Oui… je crois. Parce que si, moi, je donne un sens particulier à « ordonné », alors l'« ordre » des autres me paraîtra du désordre, même si nous sommes à peu près d'accord sur ce que nous appelons désordre…
LE PÈRE : C'est juste. Maintenant, voyons un peu ce que *tu* appelles ordonné. Quand tu dis que ta boîte de peinture est à sa place, où se trouve-t-elle, en fait ?
LA FILLE : Ici, au bout de cette étagère.
LE PÈRE : D'accord. Et si maintenant on la mettait ailleurs ?
LA FILLE : Non, elle ne serait pas à sa place.
LE PÈRE : Et si elle était à l'autre bout de l'étagère, comme ça ?
LA FILLE : Non, ce n'est pas là. Et, de toute manière, elle devrait être bien *droite* et non pas tout de travers comme tu l'as mise.
LE PÈRE : Oh ! Bien à sa place *et* bien droite.
LA FILLE : Oui.
LE PÈRE : Alors, ça veut dire qu'il y a très peu d'endroits qu'on pourrait dire « ordonnés », pour la boîte de peinture.
LA FILLE : Il n'y en a qu'un *seul*…
LE PÈRE : Non, je dis bien, très *peu* d'endroits, parce que, si je la déplace un tout petit peu, comme ça, elle est encore à sa place.
LA FILLE : Bon, d'accord, mais très peu alors.
LE PÈRE : D'accord, très très peu. Et maintenant, ton ours en peluche ? Ta poupée, et le magicien d'Oz ? Et ton chandail, tes chaussures ? C'est pareil pour toutes les choses, n'est-ce pas ? Chaque chose a très peu d'endroits où elle soit à sa place.
LA FILLE : Oui, sauf le magicien d'Oz, qui pourrait être n'importe où sur l'étagère. Oh, et puis, tu sais quoi ? Je déteste quand mes livres se mélangent avec les tiens et ceux de maman.
LE PÈRE : Oui, je sais. *(Silence)*
LA FILLE : Papa, tu n'as pas fini. Pourquoi mes affaires se mettent-elles dans un état que j'appelle non ordonné ?
LE PÈRE : Mais si, j'*ai* fini, c'est simplement parce qu'il y a plus d'états que tu appelles « désordonnés » que de ceux que tu appelles « ordonnés ».
LA FILLE : Mais ça, ce n'est pas une raison.
LE PÈRE : Mais si, c'en est une. Et c'est même la vraie, la seule et la plus importante des raisons.
LA FILLE : Oh, arrête !
LE PÈRE : Non, je ne plaisante pas. C'est la raison, et *toute la science tient à cette raison*. Prenons un autre exemple. Si je mets du sable au fond de cette tasse et du sucre par-dessus et que maintenant je remue avec une petite cuillère, 1e sable et le sucre seront mélangés, n'est-ce pas ?
LA FILLE : Oui, mais est-il juste de passer comme ça de « désordonné » à « mélangé » ?
LE PÈRE : Hum… Je me le demande… En fait, je crois que oui, parce que nous pouvons, par exemple, trouver quelqu'un qui pense que ce serait plus ordonné que tout le sable soit sous le sucre. Et *je* pourrais dire même que c'est ainsi que je veux que les choses soient.

LA FILLE : Hum…
LE PÈRE : Encore un exemple. Des fois, au cinéma, on peut voir des lettres de l'alphabet dispersées à travers l'écran, toutes en pagaille, et certaines même renversées. Puis les lettres se mettent à s'agiter, à bouger, ensuite à se rassembler jusqu'à former le titre du film.
LA FILLE : Oui, j'ai déjà vu ça. Ça faisait DONALD.
LE PÈRE : Peu importe le mot qu'elles formaient. L'important c'est que tu as vu quelque chose être secoué et remué et qui, ensuite, au lieu d'être encore plus embrouillé qu'avant, s'assemble dans un certain ordre et constitue quelque chose où la plupart des gens s'accorderaient à voir du *sens*.
LA FILLE : Oui, mais, tu sais…
LE PÈRE : Non, je ne sais pas. Ce que ÿessaie de dire, c'est que dans le monde réel les choses ne se passent jamais ainsi. Ce n'est qu'au cinéma que…
LA FILLE : Mais, papa…
LE PÈRE : …ce n'est qu'au cinéma qu'on peut secouer des choses et qu'elles semblent s'organiser selon plus d'ordre et de sens après qu'avant.
LA FILLE : Mais…
LE PÈRE : Laisse-moi finir, pour une fois… Au cinéma, ils y arrivent en faisant tout à l'envers. Ils disposent les lettres dans l'ordre qu'il faut pour épeler DONALD, puis ils mettent la caméra en route, et ensuite ils agitent la table.
LA FILLE : Oh, papa, je le savais et j'aurais tant voulu le dire… et puis, quand ils projettent le film, ils le font à l'envers, pour que les choses aient l'air de s'être passées avant ; mais, en réalité, le secouement s'est produit après. Pour y arriver, ils ont dû le filmer à l'envers. *Pourquoi* font-ils ça, papa ?
LE PÈRE : Ah, mon Dieu !
LA FILLE : Pourquoi doivent-ils se servir de la caméra à l'envers ?
LE PÈRE : Non, je n'y répondrai pas maintenant ; pour l'instant, nous sommes en plein dans la question sur le désordre.
LA FILLE : D'accord, mais n'oublie pas, tu dois répondre un jour à cette question sur la caméra.
LE PÈRE : Oui, mais un autre jour. Où en étions-nous ? Nous disions que les choses ne se produisent jamais à l'envers. Et j'essayais de montrer qu'il y a une raison pour que les choses se passent d'une manière déterminée, si nous pouvons montrer que cette manière-là est la plus fréquente.
LA FILLE : Mais, ce que tu dis là est absurde !
LE PÈRE : Je ne crois pas. Reprenons. Il n'y a qu'une seule façon d'épeler DONALD. Tu es d'accord ?
LA FILLE : Oui.
LE PÈRE : Bon. Et des millions et des millions de façons différentes de disposer six lettres sur une table. Toujours d'accord ?
LA FILLE : Oui. Est-ce que certaines d'entre elles peuvent être à l'envers ?
LE PÈRE : Oui, dans le même fatras que dans le film. Mais il pourrait y avoir des millions et des millions de désordres comme celui-ci, n'est-ce pas. Et, cependant, un seul DONALD ? **LA FILLE :** D'accord. Mais ces mêmes lettres peuvent faire « OLD DAN ».

LE PÈRE : Peu importe. Les cinéastes ne veulent pas que ça fasse « OLD DAN ». lls ne veulent que DONALD.
LA FILLE : Pourquoi ?
LE PÈRE : Je ne sais pas, et, après tout, au diable les cinéastes.
LA FILLE : Mais c'est toi qui en a parlé le premier…
LE PÈRE : Oui, mais c'était seulement pour t'expliquer pourquoi les choses arrivent de la manière qui a le plus de chances de se réaliser. Et maintenant, c'est l'heure d'aller au lit.
LA FILLE : Mais tu n'as pas fini de dire pourquoi les choses se passent de cette manière, celle qui a le plus de chances…
LE PÈRE : D'accord, mais alors ne courons pas plusieurs lièvres à la fois. Un seul nous suffit bien. Et, de toute façon, j'en ai marre de DONALD. Prenons un autre exemple, le jeu de pile ou face.
LA FILLE : Papa ? Est-ce que tu parles encore de la même chose qu'au début : « Pourquoi les choses se mettent-elles toujours en désordre ? »
LE PÈRE : Oui.
LA FILLE : Alors, ce que tu essaies de dire, est-ce vrai à la fois pour les pièces de monnaie, pour DONALD, pour le sucre mélangé au sable et pour la boîte de peinture ?
LE PÈRE : Oui.
LA FILLE : Ah bon. Je me demandais, c'est tout.
LE PÈRE : Alors, voyons si maintenant j'arrive à l'exprimer, cette chose. Revenons au cas du sucre et du sable et supposons que quelqu'un dise que « rangé » ou « ordonné » c'est quand le sable est au fond.
LA FILLE : Est-ce qu'il faut que quelqu'un *dise* ça avant que tu ne continues à raconter comment les choses se mélangeront quand tu les remueras ?
LE PÈRE : Oui, et c'est bien ce dont il s'agit. Les autres disent ce qu'ils espèrent qui va se passer et puis je leur dis que ça ne se passera pas, parce qu'il y a nombre d'autres choses qui peuvent arriver. Et je sais qu'il y a plus de chances pour qu'arrive une de ces nombreuses choses qu'une des rares.
LA FILLE : En fait, tu n'es qu'un vieux *bookmaker* qui les fait miser sur *tous* les autres chevaux, contre *celui* sur lequel je veux parier.
LE PÈRE : C'est bien ça. Je les fais miser sur ce qu'ils appellent la manière « ordonnée », tout en sachant qu'il y a un nombre infini de manières désordonnées, de sorte que les choses tournent toujours au désordre et au mélange.
LA FILLE : Mais, pourquoi ne m'as-tu pas dit ça dès le début ? *Ça*, je l'aurais bien compris.
LE PÈRE : Je te crois ; mais, de toute manière, maintenant c'est l'heure d'aller au lit.
LA FILLE : Papa, pourquoi est-ce que les adultes font la guerre, au lieu de se battre comme les enfants ?
LE PÈRE : Non, non, au lit. File. Nous parlerons de guerre une autre fois.

I.2 - POURQUOI LES FRANÇAIS… ?*

LA FILLE : Papa, pourquoi les Français agitent-ils les bras ?
LE PÈRE : Qu'est-ce que tu veux dire ?
LA FILLE : Je veux dire, quand ils parlent. Pourquoi agitent-ils les bras, et tout ça ?
LE PÈRE : Eh bien, pourquoi est-ce que, toi, tu souris ? Ou pourquoi tapes-tu du pied, parfois ?
LA FILLE : Mais, ce n'est pas pareil, papa. Je n'agite pas les bras comme un Français, moi. Et puis, je ne crois pas qu'ils puissent s'empêcher de le faire, n'est-ce pas ?
LE PÈRE : Je n'en sais rien. S'arrêter, ça leur est peut-être difficile… Est-ce que tu peux t'empêcher de sourire, toi ?
LA FILLE : Mais, je ne souris pas tout le temps. C'est seulement quand j'ai envie de sourire que je ne peux pas m'en empêcher. Mais je n'ai pas *tout* le temps envie de sourire. Et alors, je ne souris pas.
LE PÈRE : C'est vrai. Seulement, il faut dire aussi qu'un Français n'agite pas tout le temps les bras de la même manière. Il le fait parfois d'une façon, parfois d'une autre, et parfois, je crois, il ne le fait pas du tout.

LE PÈRE : Cela dit, ça te fait penser à quoi ? Je veux dire, quand un Français agite les bras ?
LA FILLE :]e trouve que ça a l'air ridicule. Mais je ne crois pas qu'un autre Français pense la même chose que moi. Ils ne peuvent pas se trouver mutuellement ridicules. Sinon, ils arrêteraient, n'est-ce pas ?
LE PÈRE : Peut-être bien. Mais ce n'est pas si simple. A quoi d'autre te font-ils penser ?
LA FILLE : Eh bien, ils ont l'air excités…
LE PÈRE : Bon, alors, « ridicules » et « excités ».
LA FILLE : Est-ce qu'ils sont vraiment aussi excités qu'ils en ont l'air ?
Moi, si j'étais aussi excitée que ça, j'aurais envie de danser ou de chanter ou de cogner quelqu'un sur le nez… mais, eux, ils continuent à agiter les bras. Alors, non, je ne crois pas qu'ils soient vraiment excités.
LE PÈRE : Et sont-ils vraiment aussi ridicules que tu le penses ? De toute manière, toi, pourquoi as-tu parfois envie de danser, de chanter ou de cogner quelqu'un sur le nez ?
LA FILLE : Oh ! Parfois, je me sens comme ça !
LE PÈRE : Peut-être alors qu'un Français se sent aussi « comme ça » quand il agite les bras.
LA FILLE : Mais, ce n'est pas possible qu'il se sente comme ça *tout* le temps. Ce n'est tout simplement pas possible.
LE PÈRE : Tu veux dire que, lorsqu'il agite les bras, le Français n'éprouve pas ce que tu

* Ce métalogue a été publié pour la première fois dans la revue annuelle de danse contemporaine *Impulse 195 ;* nous le reproduisons ici avec l'autorisation de Impulse Publications, Inc. Il a été publié aussi dans *ETC : A Review of General Semantics*, Vol. X, 1953.

éprouverais si tu agitais les tiens. Là, tu as bien raison.
LA FILLE : Mais alors qu'est-*ce* qu'il éprouve ?
LE PÈRE : Bon. Supposons que tu sois en train de parler avec un Français et qu'il agite les bras ; au beau milieu de la conversation, après quelque chose que tu as dit, il arrête tout à coup d'agiter les bras et ne fait plus que parler. Que penserais-tu alors ? Qu'il a tout simplement cessé d'être ridicule et excité ?
LA FILLE : Non, j'aurais peur. Je penserais que j'ai dit quelque chose qui l'a blessé et que peut-être il est très en colère.
LE PÈRE : Oui, ce pourrait bien être ça.

LA FILLE : Bon, voilà : c'est lorsqu'il se met en colère qu'il cesse de remuer les bras.
LE PÈRE : Un instant. Le problème, après tout, c'est de savoir ce qu'un Français, en agitant les bras, dit à un autre Français. Et nous tenons une partie de la réponse : il lui dit quelque chose sur ce qu'il éprouve à son égard. Il lui dit qu'il n'est pas vrai- ment en colère, qu'il est désireux et capable d'être ce que tu appelles « ridicule ».
LA FILLE : Mais, voyons, c'est insensé. Il ne peut pas avoir fait tout cet effort uniquement pour pouvoir dire *plus tard* à l'autre type que, s'il garde ses bras immobiles, c'est qu'il est en colère. Comment peut-il savoir qu'il sera en colère plus tard ?
LE PÈRE : ll ne le sait pas. C'est juste pour le cas où…
LA FILLE : Ça n'a pas de sens. Lorsque je souris, ce n'est pas pour te dire que je suis en colère lorsque je ne souris plus.
LE PÈRE : Eh bien, si, je crois même que *c'est* en partie la raison pour laquelle on sourit. Et il y a des tas de gens qui sourient pour te dire qu'ils *ne sont pas* en colère, alors qu'en fait ils le sont…
LA FILLE : Ça c'est différent. Ça, c'est dire des mensonges avec son visage. Comme au poker.
LE PÈRE : Exactement.

LE PÈRE : Bon, où en étions-nous ? Tu ne trouves pas raisonnable que les Français fassent tant d'efforts pour se signifier mutuellement qu'ils ne sont ni vexés ni en colère. Mais, après tout, les conversations, en général, portent sur quoi ? Entre Américains, je veux dire.
LA FILLE : Sur un tas de choses : base-ball, glaces, jardins, jeux… Les gens parlent des autres ou d'eux-mêmes ou des cadeaux qu'ils ont reçus à Noël.
LE PÈRE : Bon, bon, mais qui écoute ? Je veux dire que, d'accord, ils parlent de base-ball et de jardins. Mais est-ce qu'ils échangent des informations ? Et, si oui, *quelles* informations ?
LA FILLE : Évidemment. Quand tu rentres de la pêche et que je te demandes si tu as attrapé quelque chose et que tu me réponds « rien », eh bien, je ne *saurais* pas que tu n'as rien attrapé si tu ne me le disais pas.
LE PÈRE : Hum.

LE PÈRE : Mettons que, si tu parles de la pêche – sujet auquel je suis particulièrement sensible –, alors il se creuse un fossé dans la conversation, un silence s'installe, et ce

silence te dit que je n'aime pas beaucoup les plaisanteries à propos des poissons que je n'ai pas attrapés. C'est exactement comme lorsqu'un Français arrête d'agiter les bras parce qu'on l'a vexé.
LA FILLE : Excuse-moi, papa, mais c'est toi qui disais…
LE PÈRE : Ne nous confondons pas en excuses… De toute façon, j'irai de nouveau à la pêche demain, même en sachant que j'ai peu de chances d'attraper un poisson…
LA FILLE : Mais, tu disais que toutes les conversations consistent à dire aux gens qu'on n'est pas en colère contre eux…
LE PÈRE : Fai dit ça, moi ? Non, pas *toutes* les conversations, seulement la plupart d'entre elles. Parfois, lorsque ceux qui parlent désirent s'écouter attentivement, ils peuvent faire plus que d'échanger des compliments et de bons vœux ; plus même que d'échanger des informations. Ils peuvent découvrir quelque chose que ni l'un ni l'autre ne connaissait auparavant.

LE PÈRE : Mais, dans la plupart des conversations, il s'agit de savoir si les gens sont en colère, ou des choses comme ça. Ils passent leur temps à se dire mutuellement qu'ils sont amis, ce qui est parfois un mensonge. Après tout, que se passe-t-il quand ils n'ont rien à se dire ? Ils se sentent tous mal à l'aise.
LA FILLE : Mais, finalement, ça aussi c'est de l'information ! Je veux dire, ils s'informent ainsi qu'ils ne sont pas en colère.
LE PÈRE : Oui, bien sûr. Mais ce n'est pas le même genre d'information que, par exemple, « le chat est sur le paillasson. »

LA FILLE : Papa, pourquoi les gens ne peuvent-ils pas *dire* tout simplement : « Je ne te regarde pas de travers », et s'en tenir là.
LE PÈRE : Ah ! N ou's voilà arrivés au vrai problème ! Le fait est que les messages que nous échangeons par des gestes sont autre chose que la simple traduction de ces gestes en paroles.
LA FILLE : Je ne comprends pas.
LE PÈRE : Je veux dire que ce qu'on peut exprimer par de simples mots sur sa colère, n'a aucune commune mesure avec ce qu'on peut dire par le geste ou le ton de la voix.
LA FILLE : Mais, papa, il ne peut pas y avoir de mots sans intonation, n'est-ce pas ? Même si quelqu'un met le moins d'intonation possible, les autres sentiront qu'il se retient et, ça aussi, ce sera une sorte dïntonation.
LE PÈRE : Oui, en effet. Après tout, c'est ce que je viens de dire à propos des gestes : les Français peuvent dire quelque chose de particulier, rien qu'en arrêtant de gesticuler.

LE PÈRE : Mais alors, qu'est-ce que je pouvais bien vouloir dire en affirmant que de « simples mots » ne peuvent jamais véhiculer le même message que les gestes si, tout simplement, de « simples mots », ça n'existe pas ?
LA FILLE : Eh bien, les mots peuvent aussi être écrits.
LE PÈRE : Non, on ne peut pas s'en sortir comme ça ; parce que les mots écrits possèdent, eux aussi, une sorte de rythme et d'harmonique. Le fait est que de « simples mots », ça

n'existe pas. Il n'y a *que* des mots doublés de gestes ou d'intonations ou d'autres choses de la sorte. En revanche, il est évident que des gestes sans mots, c'est assez courant.
LA FILLE : Papa, à l'école, lorsqu'on nous apprend le français, pourquoi ne nous apprend-on pas à agiter les mains ?
LE PÈRE : Je n'en sais rien, ou pas grand-chose… C'est probablement une des raisons pour lesquelles les gens trouvent que l'étude des langues est difficile.

LE PÈRE : Bref, tout ça, ce sont autant de bêtises. Je veux dire, l'idée que la langue est faite de mots est absurde. Et, en affirmant que les gestes ne peuvent pas être traduits en « simples mots », je disais des bêtises, parce qu'il n'existe pas de « simples mots ». La syntaxe, la grammaire et toutes ces choses-là ne sont que des absurdités qui reposent sur l'idée que les « simples mots » existent ; or, le fait est qu'il n'y en a aucun.
LA FILLE : Mais, papa…
LE PÈRE : Je te le dis, nous devons repartir à zéro, et supposer que le langage est d'abord et avant tout un système de gestes. Les animaux, après tout, n'ont *que* les gestes et les intonations de la voix – les mots ont été inventés plus tard. Bien plus tard. Et plus tard encore, on a inventé les maîtres d'école.
LA FILLE : Papa ?
LE PÈRE : Oui.
LA FILLE : Est-ce que ce serait une bonne chose que les hommes abandonnent les mots et recommencent à n'employer que des gestes ?
LE PÈRE : Je ne sais pas trop. Dans ce cas, nous ne serions évidemment pas capables d'avoir des conversations comme celle-ci. Nous ne pourrions qu'aboyer, miauler, agiter les bras, rire, grogner ou pleurer. Ça pourrait être drôle : la vie ressemblerait à un ballet dont les danseurs composent eux-mêmes l'accompagnement musical.

I.3 - À PROPOS DES JEUX ET DU SÉRIEUX*

LA FILLE : Papa, ces conversations sont-elles sérieuses ?
LE PÈRE : Bien sûr.
LA FILLE : Ce n'est pas une sorte de jeu qu'on joue ensemble ?
LE PÈRE : Dieu m'en garde… Et puis, si C'était tout de même une sorte de jeu que nous jouions ensemble ?
LA FILLE : Alors, *ce n'est pas* sérieux.
LE PÈRE : Et si tu me disais plutôt ce que tu entends par « sérieux » et par « jeu ».
LA FILLE : Bon… Si tu es… je ne sais pas…
LE PÈRE : Si je suis quoi ?
LA FILLE : Je veux dire… Pour moi, ces conversations sont sérieuses, mais si, toi, tu ne fais que jouer un jeu…
LE PÈRE : Du calme. Essayons de Voir où est le bien et le mal, dans les « jeux » et dans le « fait de jouer ». Pour commencer, je dirai que ça m'est égal, ou presque, de gagner ou de perdre. Quand je suis coincé par tes questions, j'essaye évidemment de mieux réfléchir et de m'exprimer plus clairement. Mais je ne bluffe pas et je ne pose pas de piège. Je ne veux pas tricher.
LA FILLE : C'est bien ce que je pensais : pour toi ce n'est pas sérieux. Ce n'est qu'un jeu. Parce que tricher c'est tout simplement ne pas savoir comment *jouer*. Les tricheurs font seulement comme si le jeu était sérieux.
LE PÈRE : Mais c'est *sérieux*.
LA FILLE : Non, pas pour toi, en tout cas.
LE PÈRE : Parce que je ne veux pas tricher ?
LA FILLE : Oui, en partie à cause de ça.
LE PÈRE : Alors, toi, tu veux tricher et bluffer tout le temps ?
LA FILLE : Non, bien sûr que non.
LE PÈRE : Alors ?
LA FILLE : Oh, papa ! Tu ne pourras *jamais* comprendre.
LE PÈRE : Sans doute, jamais.

LE PÈRE : Écoute, je viens de marquer un point en te forçant à admettre que tu ne veux pas tricher ; j'en ai conclu que, pour toi non plus, ces conversations ne sont pas « sérieuses ». Etait-ce une sorte de tricherie ?
LA FILLE : Oui, d'une certaine façon.
LE PÈRE : Nous sommes d'accord. En fait, C'était de la tricherie.
LA FILLE : Tu vois, papa, si je trichais ou si je voulais tricher, ça voudrait dire que je ne

* Ce métalogue est reproduit avec l'autorisation de *ETC : A Review of General Senmntics*, vol. X, 1953.

prends pas au sérieux ce dont nous parlons. Ça voudrait dire que je ne fais que jouer un jeu avec toi.
LE PÈRE : Oui, c'est ce qu'il me semble.

LA FILLE : Mais non, tout ça n'a aucun sens, papa. Nous sommes dans un embrouillamini épouvantable.
LE PÈRE : Oui, un embrouillamini : mais ça a toujours du sens.
LA FILLE : Comment ça ?

LE PÈRE : C'est difficile à dire. Et, tout d'abord, je crois qu'en fait, elles nous mènent quelque part, ces conversations. Elles me font grand plaisir et à toi aussi, je crois. A part ça, nous remettons en place certaines idées : et c'est l'embrouillamini qui nous y aide. J 'entends par là que, si nous parlions logiquement tout le temps, nous n'arriverions à rien ; nous ne ferions que répéter les vieux clichés que tout le monde ânonne depuis des siècles.
LA FILLE : C'est quoi, un cliché ?
LE PÈRE : Un « cliché » ? C'est un mot français, et je crois qu'à l'origine C'était un mot utilisé par les imprimeurs. Pour imprimer un texte, ils devaient prendre des lettres séparées et les mettre une par une sur une espèce de règle cannelée, afin de former la phrase. Mais, pour les mots et les phrases qu'on emploie souvent, l'imprimeur a des petites règles toutes prêtes. Ce sont ces phrases toutes faites qu'on appelle clichés.
LA FILLE : Bon, du coup, j'ai oublié comment on en était arrivé là.
LE PÈRE : C'était à propos des embrouillaminis dans lesquels nous plongent nos conversations et de l'espèce de sens que cela amène. Si nous n'y tombions pas, se parler serait comme jouer au rummy sans avoir d'abord battu les cartes.
LA FILLE : Et, en résumé, ces trucs-là…, ces règles avec des lettres, toutes prêtes…
LE PÈRE : Tu veux dire les clichés ? Oui, c'est la même chose. Nous avons tous des tas d'expressions et d'idées toutes faites, comme l'imprimeur qui a des règles de lettres toutes faites, classées en expressions. S'il désire imprimer quelque chose de nouveau – dans une nouvelle langue, par exemple –, il devra briser tout ce vieux classement de lettres. De même, si nous voulons avoir des pensées originales et dire des choses nouvelles, nous devons briser toutes nos idées préconçues et en « battre » les morceaux.
LA FILLE : Mais, l'imprimeur, il n'aurait pas à mélanger toutes les lettres. ll ne va pas les secouer dans un sac. Il les rangerait plutôt, une par une, chacune à sa place : les *a* dans une boîte, les *b* dans une autre, les virgules dans une troisième, etc.
LE PÈRE : Exact. Sinon, il deviendrait fou, rien qu'à essayer de trouver un *a*, quand il en aurait besoin.

LE PÈRE : A quoi penses-tu ?
LA FILLE : En fait, c'est qu'il y a tellement de questions…
LE PÈRE : Par exemple ?
LA FILLE : Bon, je vois ce que tu veux dire à propos de nos embrouillaminis… lls nous font dire des choses nouvelles. Mais je pense à l'imprimeur. Il doit garder ses petites lettres bien classées, même s'il brise les phrases toutes faites. Et je me demande, à propos

de nos embrouillaminis, si, pour ne pas devenir fou, il ne faut pas garder une sorte d'ordre dans les petits morceaux de notre pensée ?
LE PÈRE : Je crois que oui, mais je ne sais pas quelle sorte d'ordre. Il est extrêmement difficile de répondre à cette question. Je ne crois pas que nous puissions y arriver aujourd'hui.

LE PÈRE : Tu as dit qu'il y avait « tellement de questions ». En as-tu une autre ?
LA FILLE : Oui, une à propos des jeux et du sérieux. C'est par là qu'on a commencé, et je ne sais pas comment et pourquoi on s'est trouvé amenés à parler d'embrouillamini. La façon dont tu embrouilles tout, ça, c'est en fait une sorte de tricherie !
LE PÈRE : Non, pas du tout.
LE PÈRE : Tu as soulevé deux questions. Mais, à vrai dire, il y en a beaucoup plus… Nous avons commencé par nous demander si ces conversations étaient sérieuses, ou si elles n'étaient qu'une sorte de jeu. Et tu as été vexée de penser que je pouvais jouer un jeu, alors que toi, tu étais sérieuse. Comme si une conversation était un jeu lorsqu'une personne y participe avec un genre d'émotions et d'idées, mais n'est plus un « jeu » lorsque idées et émotions sont différentes.
LA FILLE : En effet : si tes idées sur la conversation sont différentes des miennes…
LE PÈRE : Et si nous pensions *tous les deux* que c'est un jeu, est-ce que ça irait ?
LA FILLE : Oui, bien sûr.
LE PÈRE : Alors, il me semble que c'est à moi de dire clairement ce que j'entends par l'idée de jeu. Je sais que je suis sérieux – quel que soit le sens de ce mot-là – à propos de ce dont nous parlons. Nous parlons d'idées. Et, si je joue avec les idées, c'est pour les comprendre et les assembler. C'est un « jeu », au sens où un enfant « joue » avec des cubes… Et l'enfant, en les assemblant, prend son « jeu » très au sérieux.
LA FILLE : Mais est-ce un *jeu*, papa ? Joues-tu *contre* moi ?
LE PÈRE : Pas du tout. Pour moi, nous deux, nous jouons ensemble contre les cubes, enfin, contre les idées. Et si parfois ça a l'air d'une compétition, c'est pour voir qui va mettre en place l'idée suivante ; des fois, nous nous attaquons au fragment que l'autre a construit ou, moi, j'essaie de défendre, contre tes critiques, ces idées que j'ai élaborées ; mais, au bout du compte, nous travaillons ensemble à mettre en place des idées qui tiennent debout.

LA FILLE : Est-ce qu'il y a des règles pour nos conversations ? car la différence entre le jeu et le simple fait de jouer, c'est qu'un jeu a des règles.
LE PÈRE : Laisse-moi y réfléchir un peu. Je crois que nous avons une sorte de règle… Et je crois aussi que l'enfant qui joue avec des cubes a des règles que les cubes eux-mêmes imposent : il y a des positions où ils bougent et d'autres où ils sont en équilibre. Et ce serait une sorte de tricherie si l'enfant utilisait de la colle, pour faire tenir dans une certaine position des cubes qui autrement tomberaient.
LA FILLE : Mais nous, quelles sont *nos* règles ?
LE PÈRE : Eh bien, les idées avec lesquelles nous jouons introduisent certaines règles. Il y a des règles selon lesquelles les idées sont mises en place et se supportent les unes les

autres. Si elles sont mal assemblées, l'édifice entier s'effondrera.
LA FILLE : Pas besoin de colle ?
LE PÈRE : Non, pas besoin de colle. De logique, seulement.

LA FILLE : Mais tu disais que si nous parlions toujours logiquement, sans tomber dans des embrouillaminis, nous ne pourrions jamais rien dire de nouveau. Nous ne dirions que des phrases toutes faites. Comment on les appelle ?
LE PÈRE : Des clichés. C'est avec de la colle que les clichés tiennent ensemble.
LA FILLE : Mais c'est toi qui tout à l'heure parlais de « logique » !
LE PÈRE : Je sais. Nous voilà de nouveau dans un embrouillamini. Seulement, cette fois-ci, je ne vois aucun moyen d'en sortir.

LA FILLE : Comment y sommes-nous arrivés ?
LE PÈRE : Voyons si nous sommes capables d'en retracer les étapes. Nous parlions des « règles » de nos conversations. Et je disais que les idées avec lesquelles nous jouons obéissent à des règles logiques…
LA FILLE : Papa ! Ne serait-ce pas une bonne chose si nous avions un peu moins de règles et si nous les respections plus soigneusement ? Nous pourrions éviter tous ces épouvantables embrouillaminis.
LE PÈRE : Attends un peu. Tu veux dire que les embrotiillaminis c'est moi qui les provoque, en trichant avec les règles que d'ailleurs nous n'avons pas, ou, pour dire ça autrement, que nous pourrions avoir des règles qui, à condition que nous les observions, nous éviteraient les embrouillaminis.
LA FILLE : C'est à ça que servent les règles d'un jeu !
LE PÈRE : Oui, mais, si tu veux faire de nos conversations *ce* genre de jeu…, je préfère jouer à la canasta ; c'est plus drôle.
LA FILLE : Eh bien, nous pouvons jouer à la canasta quand tu voudras. Mais, pour l'instant, moi, je préfère jouer à ce jeu-ci. Seulement, je ne sais pas de quel jeu il s'agit ni à quel genre de règles il obéit.
LE PÈRE : Et pourtant, ça fait un bout de temps que nous y jouons.
LA FILLE : Oui, et parfois c'est bien drôle.

LE PÈRE : Revenons à la question que tu m'as posée et que je trouvais, tout à l'heure, trop difficile. Nous parlions de l'imprimeur qui cassait ses clichés et tu disais que, pour ne pas devenir fou, il devait maintenir un certain ordre dans ses lettres. Et tu demandais ensuite : « A quelle sorte d'ordre devons-nous nous en tenir, en plein embrouillamini, pour ne pas devenir fous ? » ll me semble bien que les « règles » du jeu ne sont qu'une autre façon d'appeler cet ordre.
LA FILLE : Oui. Et la tricherie, c'est ce qui nous embrouille.
LE PÈRE : C'est vrai, en un sens, sauf que, dans notre cas, le jeu consiste à tomber dans l'embrouillamini et à en sortir par l'autre côté ; s'il n'y avait pas ces embrouillaminis-là, notre « jeu » serait comme la canasta ou les échecs ; or, c'est précisément ce que nous ne voulons pas.

LA FILLE : Pour le coup, c'est *toi* qui fais les règles ! Est-ce que ça te paraît juste ?
LE PÈRE : Cette question-là, c'est un coup bas. Et probablement injuste. Mais si je la prends au pied de la lettre, eh bien, oui c'est moi qui fais les règles. Après tout, je n'ai nulle envie que nous devenions fous.
LA FILLE : D'accord, mais est-ce que, des fois, en plus, tu les changes ?
LE PÈRE : tu reviens à la charge. Oui, je les change constamment ; pas toutes, mais quelques-unes.
LA FILLE : Tu pourrais peut-être me prévenir quand tu le fais !
LE PÈRE : Encore ! Je voudrais bien, mais ce n'est pas comme ça que ça se passe. S'il s'agissait d'échecs ou de canasta, je pourrais t'indiquer les règles et, si nous le voulions, nous pourrions nous arrêter de jouer pour en discuter. Et puis, nous pourrions commencer un nouveau jeu avec de nouvelles règles. Mais à quelles règles s'en tenir entre les deux jeux ? Pendant la discussion des règles ?
LA FILLE : Là, je ne comprends pas.
LE PÈRE : Le but de ces conversations, c'est justement d'en découvrir les « règles ». C'est comme la vie – un jeu dont le but est de découvrir les règles, lesquelles, pour leur part, changent constamment et restent introuvables.
LA FILLE : Mais, je n'appelle pas ça un *jeu*, moi.
LE PÈRE : En effet, ça n'en est peut-être pas un. Moi, j'appellerais quand même ça un jeu ou, en tout cas, une « partie », bien que ça ne soit certainement pas pareil que les échecs ou la canasta. Ça ressemble plutôt à ce que font les chatons et les chiots.

LA FILLE : Mais pourquoi les chatons et les chiots jouent-ils ?
LE PÈRE : Je n'en sais rien.

I.4 - JUSQU'OÙ VA TON SAVOIR ?*

LA FILLE : Papa, jusqu'où va ton savoir ?
LE PÈRE : Disons que ça peut faire quelque chose comme une livre.
LA FILLE : Ne fais pas l'idiot. Et, d'ailleurs, une livre sterling ou un poids d'une livre ? Blague à part, jusqu'où va *vraiment* ton savoir.
LE PÈRE : Bon, mon cerveau pèse en gros deux livres ; je crois que je n'en utilise qu'un quart – ou, autrement dit, que j'utilise mon cerveau au quart de ses possibilités. Ça fait donc une demi-livre.
LA FILLE : Est-ce que t'en sais plus que le père de Johnny ? Et plus que moi ?
LE PÈRE : J 'ai rencontré, en Angleterre, un petit garçon qui, un jour, a demandé à son père : « Est-ce que les pères en savent toujours plus que les fils ? ». « Oui », répondit le père. « Qui a inventé la machine à vapeur ? », demanda alors le fils. « James Watt », dit le père Et pourquoi ce n'est pas le père de James Watt qui l'a inventée ? »
LA FILLE : Moi, j'en sais plus que ce garçon, je sais pourquoi ce n'est pas le père de James Watt : il a fallu que quelqu'un d'autre pense à quelque chose d'autre, avant que quelqu'un puisse construire une machine à vapeur. Par exemple, quelque chose comme… Je ne sais pas…, mais il a bien fallu que quelqu'un découvre l'huile à lubrifier, avant que quelqu'un d'autre puisse fabriquer un moteur.
LE PÈRE : Oui, ça change le problème. Ça prouve que le savoir est en quelque sorte enchevêtré ou tissé comme une étoffe. Et chaque morceau de savoir n'a de sens et d'utilité que par rapport aux autres morceaux, et…
LA FILLE : Et tu penses que nous devrions le mesurer au mètre ?
LE PÈRE : Non, je ne crois pas.
LA FILLE : C'est pourtant comme ça qu'on achète le tissu.
LE PÈRE : Oui, mais je n'ai pas voulu dire que *c'était* du tissu, seulement que ça lui ressemblait ; en tout cas, le savoir n'est certainement pas plat comme un tissu ; ça a plutôt trois et, peut-être même, quatre dimensions.
LA FILLE : Qu'est-ce que tu veux dire ?
LE PÈRE : Je ne sais pas vraiment, j'essaie juste de penser. Nous ne sommes pas très en forme ce matin. Recommençons autrement. Ce à quoi nous devons réfléchir c'est la façon dont les morceaux de savoir sont tissés ensemble, la façon dont ils s'entraident.
LA FILLE : Alors, comment ça se passe ?
LE PÈRE : Bon, parfois, deux faits ajoutés l'un à l'autre ne font que deux faits, et rien de plus ; mais il se peut aussi qu'au lieu de simplement s'ajouter l'un à l'autre, ils se multiplient, et alors nous obtenons quatre faits.
LA FILLE : Mais, on ne peut pas multiplier un par un et en obtenir quatre !
LE PÈRE : Oh !

* Ce métalogue est reproduit avec l'autorisation de *ETC : A Review of General Semantics*, vol. X, 1953.

LE PÈRE : En fait, c'est possible ; si les choses à multiplier sont des morceaux de savoir, des faits, ou des choses comme ça. Parce que chacune d'elles est en réalité un double.
LA FILLE : Je ne comprends pas.
LE PÈRE : Oui, au moins un double.
LA FILLE : Papa !
LE PÈRE : Prends, par exemple, le jeu des « Vingt Questions ». Tu penses à quelque chose, disons à « demain ». Moi, je te demande : « Est-ce abstrait ? » Tu réponds : « Oui. » De ton oui, je tire alors une double information : je sais, d'une part, que *c'est* abstrait, d'autre part, que *ce n'est pas* concret. Autrement dit, grâce à ton « oui », je peux *diviser en deux* le nombre de possibilités de ce qu'une chose peut être. Ainsi, c'est en multipliant par un qu'on obtient deux.
LA FILLE : Ce n'est pas plutôt une division ?
LE PÈRE : Si, mais là c'est la même chose : en fait, c'est une multiplication par 0,5. L'împortant, en tout cas, c'est que ce n'est ni une soustraction ni une addition.
LA FILLE : Comment le *sais*-tu ?
LE PÈRE : Comment ? Eh bien. disons que je pose une autre question, qui divisera en deux, cette fois-ci, les possibilités abstraites. Et puis, encore une. Cela ramène le total des possibilités à un huitième de ce qu'il était au départ : deux fois deux fois deux font huit.
LA FILLE : Et deux plus deux plus deux font seulement six.
LE PÈRE : Exact.
LA FILLE : Et quel rapport avec le jeu des « Vingt Questions » ?
LE PÈRE : C'est que, si je choisis convenablement mes questions, je peux trancher entre deux fois deux fois deux fois, vingt fois deux fois = 220 choses. Tu aurais donc pu penser à plus d'un million de choses. Une question est suffisante pour trancher entre deux choses, deux pour trancher entre quatre, etc.
LA FILLE : Je n'airne pas l'arithmétique, papa.
LE PÈRE : Oui, je le sais. Le calcul est ennuyeux, mais certaines idées qui le fondent sont amusantes. De toute manière, c'est toi qui voulais savoir comment on mesure le savoir, et, lorsqu'on mesure les choses, on finit toujours par faire de l'arithmétique !
LA FILLE : En tout cas, pour l'instant, nous n'avons mesuré aucun savoir.
LE PÈRE : Oui, je sais. Mais nous savons un peu mieux comment nous nous y prendrions si nous voulions le faire ; nous sommes donc un peu plus près de savoir ce que c'est que le savoir.
LA FILLE : Ce serait un drôle de savoir : le savoir *sur* le savoir. Est-ce que, celui-là, nous pourrions le mesurer de la même façon ?
LE PÈRE : Je ne sais pas ; là, c'est vraiment une question à 64 dollars. Revenons au jeu des « Vingt Questions ». Ce que nous n'avons jamais dit, c'est que les questions doivent être posées dans un certain ordre. D'abord les questions générales, très larges, ensuite les questions de détail. Et c'est seulement grâce aux premières réponses que j'apprends quelles questions de détail je dois poser ensuite. Cependant, nous en avons parlé comme si elles étaient toutes pareilles. Et maintenant, tu me demandes si le savoir *sur* le savoir peut être mesuré comme n'importe quel autre savoir. La réponse est certainement « non ». Tu vois, si les premières questions du jeu me disent quelles questions il faut que je pose

ensuite, c'est que ce sont là en partie des questions sur le savoir. Elles en explorent la matière.
LA FILLE : A-t-on jamais mesuré jusqu'où va le savoir de quelqu'un ?
LE PÈRE : Oh, si ! Souvent même. Mais je ne sais pas très bien ce que les résultats obtenus veulent dire. On fait ça par des examens, des tests et des qui-colle-qui ; c'est comme si l'on voulait connaître la taille d'un bout de papier en lançant des pierres.
LA FILLE : C'est-ä-dire ?
LE PÈRE : Par exemple, si, en gardant la même distance, on lance des pierres pour toucher deux bouts de papier et qu'on en touche un plus souvent que l'autre, c'est probablement celui qu'on touche le plus souvent que l'autre qui est le plus grand. C'est pareil avec les examens : on lance aux étudiants un tas de questions et si, chez l'un d'entre eux, on touche plus de morceaux de savoir que chez les autres, on en conclut que c'est cet étudiant qui en sait plus. C'est ça l'idée.
LA FILLE : Et un bout de papier peut-on le mesurer comme ça ?
LE PÈRE : Bien sûr. C'est peut-être même une très bonne méthode ; on mesure comme ça tout un tas de choses. Nous jugeons, par exemple, si un café est fort, en regardant s'il est très noir ou pas, c'est-à-dire en regardant combien il absorbe de lumière. Là, ce sont des ondes lumineuses au lieu de pierres, mais l'idée est la même.
LA FILLE : Oh !

LA FILLE : Alors, pourquoi ne mesurerions-nous pas le savoir de cette façon ?
LE PÈRE : Comment ? Par des qui-colle-qui ? Non, Dieu nous en garde ! Parce que l'ennui de ce genre de mesure, c'est qu'elle laisse de côté ce dont tu parlais, notamment le fait qu'il y a, d'une part, différentes sortes de savoir et, d'autre part, un savoir sur le savoir. Est-ce qu'il faudrait, à ce momenblà, donner des notes plus élevées aux étudiants qui répondent aux questions les plus générales ? Ou bien, devrait-il y avoir différentes *sortes* de notes pour chaque sorte de questions ?
LA FILLE : Oui, procédons comme ça et puis additionnons les notes, et puis…
LE PÈRE : Non, on ne peut pas les additionner. Nous pouvons multiplier ou diviser une sorte de notes par une autre sorte, mais jamais les additionner.
LA FILLE : Pourquoi pas ?
LE PÈRE : Parce qu'on ne peut pas. Ce n'est pas étonnant que tu n'aimes point l'arithmétique, si l'on ne t'a pas parlé de toutes ces choses à l'école ! Et de quoi est-ce qu'ils vous causent, nom de Dieu ? Bon sang, je voudrais bien savoir qu'est-ce que c'est que l'arithmétique, pour les professeurs ! ! l
LA FILLE : C'est quoi, papa ?
LE PÈRE : Non, restons-en à la question de la mesure du savoir. l'arithmétique est un ensemble de trucs pour penser clairement, et tout ce qu'elle a de drôle, c'est justement sa clarté. Et pour être clair, il faut commencer par ne pas mélanger des idées qui sont tout à fait différentes les unes des autres. L'idée de deux oranges est réellement différente de l'idée de deux kilomètres : si tu les additionnes, tout ce que tu obtiens, c'est du brouillard dans ta tête.
LA FILLE : Mais, je ne peux pas garder les idées séparées, moi ! Devrais-je le faire ?

LE PÈRE : Non, non, bien sûr que non. Combine-les ! Mais ne les additionne pas. C'est tout. C'est-à-dire que, si les idées sont des nombres et que tu veux en combiner deux sortes différentes, la chose à faire, c'est de les multiplier ou de les diviser les unes par les autres. ll en résultera une nouvelle sorte d'idée, une nouvelle sorte de quantité. Par exemple, si tu as dans la tête des kilomètres et puis des heures, et que tu divises les kilomètres par les heures, il en résultera des « kilomètres à l'heure », c'est-à-dire une vitesse.
LA FILLE : Et si je les multipliais ?
LE PÈRE : Euh… je suppose, des kilomètres heures. Oui, c'est ça, un kilomètre heure. C'est ce que tu payes au taxi. Le compteur mesure les kilomètres et il y a là aussi une montre qui mesure les heures ; les deux marchent ensemble et multiplient les heures par les kilomètres et et puis les kilomètres heures par quelque chose d'autre qui les transforme en dollars.
LA FILLE : Un jour j'ai fait une expérience.
LE PÈRE : Laquelle ?
LA FILLE : J 'ai voulu savoir si je pouvais penser deux pensées à la fois. Alors j'ai pensé : « c'est l'été » et j'ai pensé : « c'est l'hiver ». Et puis j'ai essayé de les penser en même temps.
LE PÈRE : Et alors ?
LA FILLE : Et alors j'ai découvert qu'il ne s'agissait pas de deux pensées. J'avais seulement une pensée *sur* avoir deux pensées.
LE PÈRE : En effet, on ne peut pas mélanger les pensées, on ne peut que les combiner. Ce qui, en fait, signifie qu'on ne peut pas les compter. Compter, ça veut dire additionner les choses. Et, la plupart du temps, c'est là une chose qu'on ne peut pas faire.
LA FILLE : Alors, est-ce que nous n'avons *vraiment* qu'une seule grande pensée qui a des tas de branches, des tas et des tas de branches ?
LE PÈRE : Oui, c'est ce que je pense, ou, enfin…, je ne sais pas trop. En tout cas, je crois qu'il y a une façon plus claire d'exprimer ça ; plus claire que de parler de morceaux de savoir et puis d'essayer de les compter.

LA FILLE : Pourquoi rfutilises-tu pas les trois autres quarts de ton cerveau ?
LE PÈRE : … C'est que, tu vois, j'ai eu, moi aussi, des professeurs. Et ils ont rempli de brouillard un quart de ma tête. Ensuite, j'ai lu des journaux, j'ai écouté ce que les autres disaient, et ça en a rempli de brouillard un autre quart.
LA FILLE : Et le troisième quart ?
LE PÈRE : Ça, c'est le brouillard que j'ai fabriqué moi-même, rien qu'en essayant de penser.

I.5 - POURQUOI LES CHOSES ONT-ELLES DES CONTOURS ?*

LA FILLE : Papa, pourquoi les choses ont-elles des contours ?
LE PÈRE : En ont-elles ? Je n'en suis pas sûr. Et puis, de quelles choses parles-tu ?
LA FILLE : Je veux dire, quand je dessine des choses : pourquoi ont-elles des contours ?
LE PÈRE : Ah bon, c'est ça, et quelles autres choses encore ? Un troupeau de moutons ou une conversation ? Est-ce que ça a des contours ?
LA FILLE : Ne sois pas stupide. Je ne peux pas dessiner une conversation. Je parle des *choses*.
LE PÈRE : D'accord : J'essayais juste de voir ce que tu entends par là. Est-ce que tu veux dire que nous donnons des contours aux choses lorsque nous les dessinons, ou bien que les *choses* mêmes ont des contours, que nous les dessinions ou pas ?
LA FILLE : Je n'en sais rien. Dis-le moi, toi.
LE PÈRE : Je ne sais pas non plus, ma chérie. Il y avait une fois un artiste courroucé, qui gribouillait toutes sortes de choses ; quand, après sa mort on a examiné ses papiers, on a trouvé écrit quelque part : « Les sages voient des contours et, par conséquent, ils les dessinent. » Mais, à un autre endroit, il avait écrit : « Les fous voient des contours et ils les dessinent. »
LA FILLE : Mais, laquelle de ces propositions était vraie pour lui ? Je ne comprends pas.
LE PÈRE : Eh bien, William Blake - car c'est de lui que je parle – était à la fois un grand artiste et un homme fort courroucé. Parfois, il notait ses idées sur des bouts de papier, et il en faisait des boulettes qu'il lançait sur les gens.
LA FILLE : Mais qu'est-ce qui le rendait si fou ?
LE PÈRE : Qu'est-ce qui le rendait si fou ? Tu veux dire « courroucé », fou de rage ? Si nous voulons parler de Blake, il ne faudra pas confondre les deux sens du mot « fou » ; beaucoup de gens pensaient que Blake était fou, vraiment fou : malade. Et ça, c'est justement une des choses qui le rendait fou de rage. Ça, et puis certains artistes qui peignaient comme si les choses n'avaient pas de contours. Il les appelait « l'école des baveux ».
LA FILLE : Il n'était pas très tolérant, n'est-ce pas ?
LE PÈRE : Tolérant ? … je vois. C'est ce qu'on vous tambourine à l'école ! Eh bien, non, Blake n'était pas très tolérant et il ne pensait même pas que la tolérance soit quelque chose de bien ; pour lui, la tolérance rend les choses baveuses. Elle estompe les contours et embrouille tout ; autrement dit, elle rend tous les chats gris et, à cause d'elle, plus personne ne peut voir clairement et distinctement.
LA FILLE : Oui papa…
LE PÈRE : Ah non ! Ça n'est pas une réponse, « oui, Papa ». Ça prouve tout juste que tu n'as pas d'opinion, que tu te fous éperdument de ce que je dis ou de ce que disait Blake, et

* Ce métalogue est reproduit avec l'autorisation de *ETC : A Review of General Semantics*, vol. XI, 1953

que l'école t'a tellement enfumé la tête, avec ses discours sur la tolérance, que tu n'es même pas capable de voir la différence entre deux choses.
LA FILLE : *(pleurs)*.
LE PÈRE : Je suis navré, j'étais en rogne. Pas tellement contre toi ; plutôt contre le cafouillage de ceux qui prêchent la confusion et appellent ça de la tolérance.
LA FILLE : Mais, papa…
LE PÈRE : Quoi ?
LA FILLE : Je ne sais pas. Je n'arrive plus à bien penser. Tout s'embrouille.
LE PÈRE : Excuse-moi, je n'aurais pas dû me mettre en colère.
LA FILLE : Pourquoi y avait-il dans tout ça de quoi se mettre en colère ?
LE PÈRE : C'est-à-dire ?
LA FILLE : A propos des contours des choses. Tu disais que ça mettait William Blake en colère ; et puis, toi aussi, tu t'es mis en colère. Alors, pourquoi ?
LE PÈRE : En effet, je crois que, d'une certaine façon, il y a là de quoi se mettre en colère. Je crois que ça a de l'importance ; peut-être même, en un certain sens, c'est *la* chose importante. Et les autres choses ne comptent que parce qu'elles en font partie.
LA FlLLE : Tu veux dire ?
LE PÈRE : Je veux dire…, revenons à la tolérance. Lorsque les Gentils maltraitent les Juifs parce qu'ils ont tué le Christ, ça me rend intolérant. Je crois que les Gentils se trompent et qu'ils brouillent tous les contours ; parce que ce ne sont pas les Juifs qui ont tué le Christ, ce sont les Italiens !
LA FILLE : Ah !
LE PÈRE : Oui, sauf qu'aujourd'hui on appelle ceux de ce temps-là les Romains et que nous désignons de cet autre nom (Italiens) leurs descendants. Comme tu vois, il y a là deux embrouilles ; et la seconde, je l'ai mise en évidence expressément pour que tu puisses la saisir. La première consiste à fausser l'histoire et à dire que ce sont les Juifs qui ont tué le Christ ; la seconde, à rendre les descendants responsables de ce que leurs ancêtres n'ont jamais fait. Bel embrouillamini !
LA FILLE : Ça oui, papa.
LE PÈRE : Bon, j'essayerai désormais de rester calme. Tout ce que je veux dire, c'est que la confusion a de quoi vous mettre en colère.
LA FILLE : Nous parlions d'embrouillamini, l'autre jour. Est-ce qu'en ce moment nous parlons bien de la même chose ?
LE PÈRE : Bien sûr. Voilà d'ailleurs pourquoi ce que nous disions l'autre jour est très important.
LA FILLE : Et tu disais que la tâche de la Science, c'est de clarifier…
LE PÈRE : Oui, et il s'agit, là encore, de la même chose.
LA FILLE : Il me semble que je ne comprends pas très bien. Les choses passent les unes dans les autres, et moi je m'y perds.
LE PÈRE : Je sais que c'est difficile. Le fait est que – si l'on pouvait y voir clair – on s'apercevrait que notre conversation aussi a une sorte de contour.

LE PÈRE : Prenons, pour changer, un embrouillamini concret et complet, pour voir si ça

nous aide à mieux comprendre. Tu te souviens du jeu de croquet, dans *Alice au pays des merveilles* ?
LA FILLE : Avec les flamants ? !
LE PÈRE : Oui.
LA FILLE : Et les porcs-épics comme balles ! ?
LE PÈRE : Non, des hérissons. C'étaient des hérissons. Il n'y a pas de porcs-épics en Angleterre.
LA FILLE : Ah, C'était en Angleterre ? Je ne le savais pas.
LE PÈRE : Bien sûr, ça se passait en Angleterre. En Amérique, il n'y a pas de duchesses.
LA FILLE : Mais si, il y a la duchesse de Windsor…
LE PÈRE : Oui, mais elle n'a pas des piquants ou, enfin, pas comme ceux des vrais porcs-épics.
LA FILLE : Papa, continue plutôt avec Alice et arrête de faire l'idiot.
LE PÈRE : Oui, en effet, nous parlions des flamants. Le fait est que l'homme qui a écrit *Alice* pensait en l'écrivant aux mêmes choses que nous en ce moment. Et il s'amusait avec la petite Alice en imaginant un jeu de croquet qui serait embrouillé, complètement embrouillé. Si l'on utilise les flamants comme maillets et si le flamant plie son cou, le joueur ne sait plus si son « maillet » frappera la balle ni comment il la frappera.
LA FILLE : De toute façon, la balle peut choisir elle-même son chemin, car, en fait, elle est un hérisson !
LE PÈRE : C'est juste. Tout est tellement embrouillé que personne ne peut plus dire ce qui va se passer.
LA FILLE : Et les arches se promènent aussi à leur gré, car ce sont, en réalité, des soldats.
LE PÈRE : Oui, chaque chose peut bouger et personne ne peut dire comment ça se passera, ni dans quel sens les choses bougeront.
LA FILLE : Est-ce qu'il fallait que toutes les choses soient vivantes pour que ça donne un tel embrouillamini ?
LE PÈRE : Non, ça aurait pu être à cause de… non, en fait, je crois que tu as raison. Parce que, si la confusion apparaissait d'une autre façon, les joueurs auraient pu apprendre comment s'arranger avec les détails de l'affaire. Supposons, par exemple, que le terrain ait été plein de bosses, que les boules aient eu une forme bizarre, ou que les têtes des maillets, au lieu d'être vivantes, aient été simplement branlantes : les joueurs auraient encore pu s'y faire, le jeu aurait été rendu plus difficile, mais pas impossible. Mais, si l'on y introduit des choses vivantes, alors il devient impossible. Et tout ça m'étonne, car, à vrai dire, je ne m'attendais pas à telle conclusion.
LA FILLE : Moi si. Ça me semble tout naturel.
LE PÈRE : Naturel ? Si l'on veut. Mais je ne m'attendais tout de même pas à cet agencement.
LA FILLE : Pourquoi ? Moi, c'est ce que j'attendais.
LE PÈRE : Je vois, mais il y a là quelque chose qui m'étonne. C'est que les animaux, qui sont capables de prévoir et d'agir selon leurs prévisions : un chat, par exemple, peut attraper une souris en sautant là où il croit qu'elle risque de se trouver à la fin de son saut –, eh bien, ce qui m'étonne, c'est que les animaux, uniquement parce qu'ils peuvent prévoir et

apprendre, sont les seules « choses » vraiment imprévisibles de la terre. Et, avec ça, nous essayons de faire des lois, comme si le comportement des gens était prévisible et régulier !
LA FILLE : A moins que les lois ne soient faites, justement, que parce qu'on ne peut pas prévoir le comportement des gens, et que ceux qui les élaborent voudraient qu'il soit prévisible.
LE PÈRE : Oui, ça doit être ça.
LA FILLE : De quoi parlions-nous, en fait ?
LE PÈRE : Je ne sais pas, au juste – encore, du moins. Mais tu as entamé un nouveau point en demandant si le seul moyen d'embrouiller le jeu de croquet, c'était d'y jouer avec des choses vivantes ; depuis, j'essaye de comprendre, mais il me semble que je n'y suis pas encore arrivé. ll y a là quelque chose d'étrange.
LA FILLE : Quoi ?
LE PÈRE : Je ne vois pas très bien. Quelque chose à propos des êtres vivants et de ce qui les différencie des objets inanimés : machines, pierres, etc. Les chevaux ne s'adaptent pas au monde de l'automobile ; et ça fait partie du même problème. Les chevaux sont imprévisibles, comme les flamants dans le jeu de croquet.
LA FILLE : Et les gens ?
LE PÈRE : Les gens quoi ? !
LA FILLE : Ils sont vivants ! Est-ce qu'ils s'adaptent, eux ? Je veux dire, aux rues ?
LE PÈRE : Non, je ne crois pas qu'ils s'y adaptent vraiment – à moins qu'ils ne fassent beaucoup d'efforts pour se protéger et äadapter. Oui, ils doivent devenir prévisibles parce que sinon, les machines se mettraient en colère et les tueraient.
LA FILLE : Ne sois pas bête ! Si les machines pouvaient se mettre en colère, *elles* non plus ne seraient pas prévisibles. Elles seraient comme toi ! Toi, tu ne peux pas prévoir tes colères, n'est-ce pas ?
LE PÈRE : Non, pas vraiment.
LA FILLE : Mais, tu sais, je te préfère comme ça…, parfois.
LA FILLE : Qu'est-ce que tu voulais dire tout à l'heure avec les conversations qui auraient des contours ? Est-ce que celle-ci en a un ?
LE PÈRE : Certainement. Mais nous ne pouvons pas encore l'apercevoir, parce qu'elle n'est pas terminée, et que nous sommes en plein dedans. Si tu pouvais le voir, ça voudrait dire que tu es prévisible, comme une machine ; et, moi aussi, je serais prévisible – tous les deux nous serions prévisibles.
LA FILLE : Je ne comprends pas. Tu dis que c'est très important d'être clair. Et tu te mets en colère contre les gens qui brouillent les contours ; et puis, d'un autre côté, tu dis que c'est mieux d'être imprévisible, de ne pas être comme une machine, et qu'on ne peut pas voir les contours de notre conversation avant qu'elle soit finie. Dans ces conditions, peu importe qu'on soit clair ou pas, puisque, à ce moment-là, on ne peut rien y *faire*. LE PÈRE : Oui…, je sais bien. Je n'y comprends rien moi-même. Et d'ailleurs, qui a dit qu'il fallait y *faire* quelque chose ?

I.6 - POURQUOI UN CYGNE ?*

LA FILLE : Pourquoi un cygne ?
LE PÈRE : Oui – et pourquoi une poupée, dans *Petrouchka* ?
LA FILLE : Ah non, ça c'est différent. Après tout, une poupée c'est une sorte de personne, et surtout cette poupée-là, elle est très humaine.
LE PÈRE : Plus humaine que les gens ?
LA FILLE : Oui.

LE PÈRE : Et, cependant, tu dis une *sorte de* personne ? Après tout, le cygne aussi est *une sorte* de personne.
LA FILLE : Oui.
LA FILLE : Et la danseuse ? Est-elle une personne humaine ? En réalité, elle l'est, mais sur scène, elle ne semble pas humaine, ou plutôt elle semble impersonnelle – peut-être même surhumaine, je ne sais pas, vraiment.
LE PÈRE : Tu veux dire que, quoique dans le ballet, le cygne soit seulement *une sorte* de cygne et n'ait pas de pattes palmées. la danseuse pour sa part, n'est qu'*une sorte* de personne.
LA FILLE : Peut-être bien.
LE PÈRE : Non, ce n'est pas ça ; en fait, j'embrouille tout en parlant du « cygne » et de la danseuse comme de deux êtres différents. J e préférerais dire que ce que je vois sur scène – la représentation d'un cygne – est à la fois *une sorte* de personne et *une sorte de* cygne.
LA FILLE : Mais tu utiliserais alors l'expression *sorte de* dans deux sens différents.
LE PÈRE : C'est vrai. De toute manière, lorsque je dis que la représentation du cygne est *une sorte de* personne, je ne veux pas dire qu'il (ou elle) fait partie de cette espèce – *ou sorte* – qu'on dit humaine.
LA FILLE : Non, bien sûr.
LE PÈRE : Je veux dire plutôt qu'il (ou elle) appartient à une subdivision d'un groupe plus vaste, qui comprendrait la poupée de *Petrouchka*, les cygnes de ballets et les gens.
LA FILLE : En effet, ça n'a rien à voir avec les genres et les espèces. Est-ce que ton groupe plus vaste comprend aussi les oies ?

LE PÈRE : Il est évident que je ne sais nullement ce que l'expression *sorte de* veut dire. Ce que je sais, en tout cas, c'est que la fantaisie, la poésie, le ballet et l'art en général tirent leur sens et leur importance de ce rapport dont je parlais en disant que la représentation du cygne est *une sorte de* cygne ou un « prétendu » cygne.
LA FILLE : Alors, nous ne pourrons jamais savoir pourquoi la danseuse est un cygne, une poupée ou autre chose, jusqu'à ce qu'on sache ce que l'expression *sorte de* veut réellement dire. Et on ne pourra pas non plus savoir ce que c'est que l'art ou la poésie !

* Ce métalogue a été publié dans *Impulse*, 1954 ; nous le reproduisons ici avec l'autorisation de *Impulse Publications. Inc.*

LE PÈRE : En effet.
LE PÈRE : Tu sais, nous ne devrions pas éviter les jeux de mots. En français, l'expression *espèce de*[a] (*sorte de*) contient pas mal de mordant. Si un homme traite un autre de « chameau », ça peut être amical, mais s'il lui dit *espèce de chameau*[b] – *sorte* de chameau – alors là, c'est une vraie insulte. Et, ce qui est encore plus vexant, c'est de dire à quelqu'un : *espèce d'espèce*[c] – *sorte de sorte*.
LA FILLE : *Sorte de sorte* de quoi ?
LE PÈRE : De rien, comme ça, tout court. D'autre part, si tu traites un homme de vrai chameau, cela comporte quelque admiration, même si tu ne l'exprimes qu'à contrecœur.
LA FILLE : Mais, lorsqu'un Français traite quelqu'un d'espèce (sorte) de chameau, est-ce qu'il emploie cette expression dans le même sens que moi, lorsque je dis que le cygne est une sorte de personne ?

LE PÈRE : C'est comme dans un passage de *Macbeth*. Macbeth s'adresse aux meurtriers qu'il charge de tuer Banquo : ils prétendent être des hommes, et Macbeth leur dit qu'ils ne sont que des sortes d'hommes :

> Aïe ! oui, sur le registre vous passez pour hommes ;
> Comme limiers, lévriers, métis, épagneuls, mâtins,
> Barbets, caniches et chiens-loups
> Ont tous le nom de chiens.
> (*Macbeth*, acte III, scène I)

LA FILLE : Non, ça c'est comme ce que tu disais à l'instant, quoi déjà ? « Une subdivision d'un groupe plus vaste. » Je ne crois pas du tout que ce soit ça.
LE PÈRE : Disons que ce n'est pas seulement ça. Macbeth parle de chiens dans sa comparaison, et « chiens » c'est aussi bien les nobles chiens de chasse que ceux qui fouillent dans les poubelles, Ça n'aurait pas été pareil s'il avait parlé de différentes sortes de chats domestiques – ou de sous-espèces de roses sauvages.
LA FILLE : D'accord. Mais, avec ça, tu n'as pas répondu à ma question. Lorsqu'un Français traite quelqu'un d'« espèce de chameau » et lorsque moi je dis que le cygne est *une sorte de* personne. est-ce que l'expression est employée dans le même sens ?

LE PÈRE : Bon, essayons d'analyser. Prenons une phrase et examinons-la. Si je dis : « la poupée Petrouchka est *une sorte de* personne », alors je pose un rapport.
LA FILLE : Entre quoi et quoi ?
LE PÈRE : Entre des idées, je suppose.
LA FILLE : Pas entre une poupée et une personne ?
LE PÈRE : Non. Seulement entre certaines idées que j'ai de la poupée et certaines idées que j'ai des personnes.

---

[a] En français dans le texte. *(Nd.T.)*
[b] En français dans le texte ; le père traduit par *a sort of.* (N.d.T.)
[c] En français dans le texte ; le père traduit par *a sort of a sort*. (N.d.T.)

LA FILLE : Bon, et de quelle sorte de rapport s'agit-il ?
LE PÈRE : Je ne sais pas exactement, d'un rapport métaphorique peut-être…
LE PÈRE : Et puis, il y a cet autre type de rapport qui, de toute évidence, ne s'exprime pas par *sorte de*. Que d'hommes sont allés au bûcher pour avoir dit que le pain et le vin *n'étaient pas* une *sorte* de corps et une *sorte* de sang ! ?
LA FILLE : Mais, est-ce pareil ? Je veux dire, le ballet des cygnes est-il un *sacrement* ?
LE PÈRE : Oui. Pour certaines personnes, en tout cas. Dans le langage des protestants, nous dirions que le costume de cygne et les mouvements de la danseuse sont « les signes extérieurs et visibles de la grâce intérieure et spirituelle » de la femme. Les catholiques, eux, diraient que ce ballet est une simple métaphore et non pas un sacrement.
LA FILLE : Mais tu disais que, pour certains, c'est un sacrement ; pensais-tu aux protestants ?
LE PÈRE : Non. Je disais que pour certains le pain et le vin ne sont qu'une métaphore, tandis que pour d'autres - les catholiques – il y a là un sacrement. Alors, par analogie, si pour certains le ballet est une métaphore, pour d'autres il est beaucoup plus, à savoir un sacrement.
LA FILLE : Au sens catholique ?
LE PÈRE : Oui.

LE PÈRE : Si nous savions exactement ce qu'on entend par : le pain et le vin *ne sont pas* une *sorte de* corps et une *sorte de* sang, nous en saurions davantage sur le cygne, qui est *une sorte de* personne, ou sur le ballet qui est *une sorte de* sacrement. '
LA FILLE : Et comment poser la différence ?
LE PÈRE : Quelle différence ?
LA FILLE : La différence entre un sacrement et une métaphore !
LE PÈRE : Pas si vite. Après tout, nous parlons maintenant de l'exécutant, de l'artiste, du poète ou d'un certain spectateur. Et tu me demandes comment poser la différence entre un sacrement et une métaphore. Ma réponse devrait se rapporter à la personne, et non pas au message. Or, toi, tu me demandes comment décider si une certaine danse, un jour, revêtira ou pas, pour un danseur particulier, une signification sacramentale.
LA FILLE : D'accord, continue !
LE PÈRE : Eh bien…, à mon avis, il s'agit là d'une sorte de secret.
LA FILLE : Et tu ne peux pas me le confier ! ?
LE PÈRE : Mais non ! Ce n'est pas *cette* sorte de secret. Ce n'est pas une chose qu'on ne doit pas dire, mais qu'*on ne peut pas dire*.
LA FILLE : Et pourquoi pas ?
LE PÈRE : Suppose que je demande à la danseuse : « Mademoiselle X…, dites-moi, la danse que vous interprétez, est-elle pour vous un sacrement ou une simple métaphore ? » Et suppose également que j'arrive à lui faire comprendre ma question ; eh bien, là, elle pourrait m'envoyer paître en me répondant : « C'est vous qui l'avez vu, c'est à vous de décider si elle est sacramentale ou non, pour vous-même. » Elle pourra aussi répondre : « Parfois ça l'est et parfois ça ne l'est pas », ou encore : « Comment étais-je hier soir ? » Mais, dans tous les cas, ce n'est pas elle qui peut avoir une emprise directe sur le

problème.

LA FILLE : Tu veux dire que quiconque connaîtrait ce secret pourrait devenir un grand danseur ou un grand poète ? !
LE PÈRE : Non, non, non. Tu n'y es pas du tout. J'ai simplement dit que l'art, la religion et toutes ces choses-là ont un rapport à ce secret ; mais connaître ce secret de la façon consciente habituelle n'offre aucune emprise sur la matière.

LA FILLE : Papa, mais qu'est-ce qui se passe ? Nous essayions de trouver ce que signifie l'expression *sorte de*, lorsqu'on dit que le cygne est une *sorte de* personne. Moi, j'ai affirmé qu'il y a deux sens de celle-ci : le premier, lorsqu'on dit que « la représentation du cygne est *une sorte de* cygne », le second, quand on dit : « la représentation du cygne est *une sorte de* personne ». Et regarde où l'on en est arrivé ! Aux secrets, aux mystères et à l'emprise.
LE PÈRE : Recommençons. La représentation du cygne n'est pas un vrai cygne, mais un prétendu cygne. C'est aussi une prétendue non-personne. mais c'est aussi une jeune femme réelle, habillée en tutu blanc. Et l'on peut dire que, par certains côtés, les cygnes réels ressemblent à une jeune femme.
LA FILLE : Et où est le sacrement dans tout ça ?
LE PÈRE : Ah, mon Dieu, nous voici repartis ! Tout ce que je peux dire pour l'instant c'est qu'aucune de ces propositions n'est un sacrement ; ce n'est que leur combinaison qui en constitue un. Le « prétendu », le « nomprétendu » et le « réel » se fondent en une seule signification.
LA FILLE : Mais on ne devrait pas les laisser se mélanger !
LE PÈRE : Oui, c'est ce qu'essayent de faire les logiciens et les savants Mais, avec ça, ils ne créent ni ballets, ni sacrements.

I.7 - QU'EST-CE QU'UN INSTINCT ?*

LA FILLE : Qu'est-ce qu'un instinct ?
LE PÈRE : Un instinct, c'est un principe explicatif.
LA FILLE : Mais celui-là, qu'est-ce qu'il explique ?
LE PÈRE : N'importe quoi, pratiquement tout, tout ce que tu veux qu'il explique.
LA FILLE : il n'explique tout de même pas la gravitation.
LE PÈRE : Parce que jamais personne n'a demandé à un instinct d'expliquer la gravitation. Sinon, ce serait possible ; nous pourrions tout simplement dire que la lune a un instinct dont la force est inversement proportionnelle au carré de la distance…
LA FILLE : Enfin, c'est absurde…
LE PÈRE : Certainement, mais c'est toi qui as parlé d'« instinct »…
LA FILLE : Bon, mais alors, comment explique-t-on la gravitation ?
LE PÈRE : On ne l'explique pas, parce que la gravitation est un principe explicatif.
LA FILLE : Alors, tu veux dire qu'on ne peut jamais se servir d'un principe explicatif pour en expliquer un autre ? Jamais ?
LE PÈRE : presque jamais. C'est ce que Newton voulait dire par son ***hypotheses*** *non fingo*.
LA FILLE : Et qu'est-ce que ça veut dire, s'il te plaît ?
LE PÈRE : Voyons… Une *hypothèse*, tu sais ce que c'est. Toute proposition mettant en rapport deux propositions descriptives est une hypothèse. Si tu dis qu'il y a eu pleine lune le 1° février et également le 1er mars et qu'ensuite tu mets, d'une certaine façon, en rapport ces deux observations, alors ce que tu énonces sera une hypothèse.
LA FILLE : D'accord. *Non*, je sais ce que ça veut dire. Mais *fingo* ?
LE PÈRE : *Fingo* est un mot du latin tardif qui veut dire « faire ». Il a donné le nom verbal *fictio*, d'où l'on a dérivé « fiction ».
LA FILLE : Tu veux dire que Sir Isaac Newton pensait que toutes les hypothèses étaient *fabriquées*, comme les histoires ?
LE PÈRE : Oui, tout à fait.
LA FILLE : C'est bien lui qui a découvert la gravitation, avec la pomme, n'est-ce pas ?
LE PÈRE : Non, chérie ; il l'a inventée.
LA FILLE : Oh…, papa, et qui a inventé l'instinct ?

LE PÈRE : Je ne sais pas. Ça remonte probablement à la Bible.
LA FILLE : Mais si l'idée de la gravitation relie deux propositions descriptives, elle devrait être une hypothèse.
LE PÈRE : Exact.
LA FILLE : Alors, après tout, Newton a bien *fingo* une hypothèse, lui aussi.
LE PÈRE : Bien sûr que oui. C'était un très grand savant.
LA FILLE : Oh !

* Ce métalogue est reproduit avec l'autorisation de Mouton & Co. Il a paru dans *Approaches to Animal Communication*, éd. Thomas Sebeok, 1969.

LA FILLE : Papa, un principe explicatif, est-ce la même chose qu'une hypothèse ?
LE PÈRE : A peu près, mais pas tout à fait. La différence, tu vois, c'est qu'une hypothèse essaye d'expliquer quelque chose de particulier, tandis qu'un principe explicatif - comme la « gravitation » ou « l'instinct » – n'explique en fait rien du tout. Ce n'est qu'une sorte de convention entre savants qui décident d'arrêter les explications à un certain point.
LA FILLE : Ce que Newton voulait dire c'est donc : si la « gravitation » n'explique rien et que c'est seulement une sorte de point final au bout d'une chaîne d'explications, alors on ne peut pas affirmer quïnventer la gravitation ce soit pareil qu'inventer une hypothèse ; et donc, lui, il pouvait affirmer qu'il n'avait *fingo* aucune hypothèse.
LE PÈRE : C'est ça, on ne peut pas expliquer un principe explicatif. C'est comme une boîte noire.
LA FILLE : Papa, une boîte noire, quest-ce que c'est ?
LE PÈRE : Une « boîte noire », c'est une convention entre savants qui décident d'arrêter les explications à un certain point. Je suppose, d'ailleurs, que ce n'est là qu'un accord temporaire.
LA FILLE : Mais quel rapport entre tout ça et une boîte noire ?
LE PÈRE : C'est comme ça que ça s'appelle. Souvent les choses ne ressemblent pas à leurs noms.
LA FILLE : Je vois…
LE PÈRE : En fait, c'est une expression mise en circulation par les ingénieurs. Lorsqu'i1s dessinent une machine très compliquée, ils utilisent une sorte de sténographie. C'est-à-dire qu'au lieu de dessiner tous les details, ils mettent une boîte à la place de tout un ensemble de parties et ils lui donnent le nom de la fonction que cet ensemble est censé remplir.
LA FILLE : Alors, une « boîte noire » est l'étiquette pour ce qu'un ensemble de choses est censé faire…
LE PÈRE : Tout à fait. Ce n'est pas une explication de la manière dont cet ensemble fonctionne.
LA FILLE : Et la gravitation ?
LE PÈRE : C'est L'étiquette pour ce que la gravitation est censée faire ; ce n'est pas une explication de la façon dont elle le fait.

LA FILLE : Et L'instinct, alors ?
LE PÈRE : C'est L'étiquette pour ce qu'une certaine boîte noire est censée faire.
LA FILLE : Et qu'est-ce qu'elle est censée faire ?
LE PÈRE : Là, c'est une question bien difficile…
LA FILLE : Vas-y.
LE PÈRE : Eh bien…, elle est censée contrôler – ou du moins contrôler en partie – ce que fait un organisme.
LA FILLE : Est-ce que les plantes ont des instincts ?
LE PÈRE : Non, si un botaniste utilisait ce mot en parlant des plantes, on l'accuserait de zoomorphisme.
LA FILLE : Et ce serait grave ?

LE PÈRE : Oui, très grave pour un botaniste. Être coupable de zoomorphisme, lorsqu'on est botaniste, c'est aussi grave que d'être coupable d'anthropomorphisme, lorsqu'on est zoologue. C'est vraiment très grave.
LA FILLE : Je vois.

LA FILLE : Qu'est-ce que tu entendais tout à l'heure par « contrôler en partie » ?
LE PÈRE : Voici. Disons que, si un animal tombe du haut d'une falaise, sa chute sera « contrôlée » par la loi de la gravitation ; cependant, s'il se débat en tombant, ce sera peut-être dû à l'instinct.
LA FILLE : L'instinct de conservation ?
LE PÈRE : Oui, je suppose.
LA FILLE : Conserver son « Soi »… mais, papa, qu'est-ce que c'est que le « Soi » ? Est-ce qu'un chien sait qu'il a un « Soi » ?
LE PÈRE : Je ne sais pas. Mais si le chien savait qu'il a un « Soi », et s'il se débattait afin de le protéger, alors son acte serait *rationnel* et non pas instinctif.
LA FILLE : Alors, parler de l'« instinct » de conservation serait contradictoire ?
LE PÈRE : Disons que ça mènerait directement à l'anthropomorphisme.
LA FILLE : Ce serait grave, alors !
LE PÈRE : Mais il se peut que le chien *sache* qu'il a un « Soi », sans cependant savoir qu'il lui faut le conserver. A ce moment, selon la logique, il ne *devrait pas* se débattre. S'il continuait à le faire, ce serait un acte instinctif. Mais, par contre, s'il avait *appris* à se débattre, alors ce ne serait pas instinctif.
LA FILLE : Papa, quest-ce qui ne serait pas instinctif ? L'apprentissage ou l'acte de se débattre ?
LE PÈRE : Non, non. Juste l'acte de se débattre.
LA FILLE : Et l'*apprentissage* serait instinctif ?
LE PÈRE : Eh bien…, oui. A moins que le chien n'ait *appris* à apprendre.

LA FILLE : En somme, qu'est-ce qu'un instinct est censé expliquer ?
LE PÈRE : Écoute. j'essaye d'éviter cette question. Tu vois, Finstinct fut inventé bien avant qu'on sache quoi que ce soit de la génétique ; et la plus grande partie de la génétique moderne fut élaborée avant qu'on sache quoi que ce soit de la théorie de la communication. Alors, tu vois que c'est doublement difficile de traduire le mot « instinct » en termes et idées modernes.
LA FILLE : Là, d'accord. Continue.
LE PÈRE : Bon, tu sais que, dans les chromosomes, il y a des gènes. Et que ceux-ci sont des sortes de messages qui ont à faire avec le développement et le comportement de l'organisme.
LA FILLE : Le développement, c'est autre chose que le comportement ? Quelle est la différence ? Et lequel des deux correspond à l'apprentissage ? « Se développer » ou « se comporter » ? !
LE PÈRE : Ah, non ! Pas si vite ! Evitons ce genre de questions. Mettons apprentissage, développement et comportement dans le même panier : un même et unique spectre de

phénomènes. Voyons maintenant comment l'instinct contribue à expliquer ce spectre.
LA FILLE : Mais s'agit-il d'un spectre ?
LE PÈRE : Non, ce n'est qu'une façon de parler.

LA FILLE : Est-ce que L'instinct ne se situe pas à l'une des extrémités du spectre, l'extrémité-comportement ? Et est-ce que l'apprentissage, lui, n'est pas entièrement déterminé par le milieu environnant, et non pas par les chromosomes ?
LE PÈRE : Ecoute, disons-le clairement : il n'y a ni comportement ni anatomie ni apprentissage, dans les chromosomes eux-mêmes.
LA FILLE : Mais, est-ce qu'ils ont leur propre anatomie ?
LE PÈRE : Évidemment, comme ils ont leur propre physiologie. Mais l'anatomie et la physiologie des gènes et des chromosomes *ne sont pas* l'anatomie et la physiologie de l'animal entier.
LA FILLE : Bien sûr que non.
LE PÈRE : Elles ont un effet *sur* l'anatomie et la physiologie de l'animal entier.
LA FILLE : Un effet de l'anatomie *sur* l'anatornie ?
LE PÈRE : Oui, exactement comme les lettres et les mots ont leurs propres formes et configurations, tout en étant des parties de mots ou de phrases, lesquelles, pour leur part, peuvent avoir rapport à n'ïmporte quoi.

LA FILLE : Et l'anatomie des gènes et des chromosomes a-t-elle de l'effet seulement sur l'anatomie de l'animal entier, et la physiologie des gènes et des chromosomes seulement sur sa physiologie ?
LE PÈRE : Non, il n'y a aucune raison de le penser. Ça ne se passe pas comme ça. L'anatomie et la physiologie ne sont pas séparées de cette façon.
LA FILLE : Alors. vas-tu les mettre dans le même panier, comme le développement-apprentissage-comportement ?
LE PÈRE : Oui, bien sûr.

LA FILLE : Dans le *même* panier ?
LE PÈRE : Et pourquoi ? Je crois que le développement a sa place juste au milieu du panier, juste au beau milieu. Et, si les chromosomes et les gènes ont une anatomie et une physiologie, ils doivent aussi avoir un développement.
LA FILLE : Ça se tient.
LE PÈRE : Est-ce que tu crois que leur développement pourrait avoir un effet sur le développement de l'ensemble de l'organisme ?
LA FILLE : Je ne vois pas ce que tu veux dire par là.
LE PÈRE : Ça veut dire en quelque sorte que les chromosomes et les gènes changent et se développent pendant que l'enfant se développe, et que les changements des chromosomes devraient avoir un effet sur le changement de Penfant. Le « contrôler », entièrement ou en partie.
LA FILLE : Eh bien, non, je ne crois pas.

LA FILLE : Est-ce que les chromosomes *apprennent* ?
LE PÈRE : Je ne sais pas.
LA FILLE : Je trouve qu'ils ressemblent un peu à des boîtes noires.
LE PÈRE : C'est vrai, mais si les chromosomes ou les gènes apprennent, alors ce sont des boîtes noires beaucoup plus compliquées qu'on ne le pense aujourd'hui. Les savants supposent ou espèrent toujours que les choses seront simples, et puis ils découvrent qu'en fait elles sont loin de l'être.

LA FILLE : Papa, est-ce que *ça*, c'est un instinct ?
LE PÈRE : Quoi ça ?
LA FILLE : De supposer toujours que les choses sont simples.
LE PÈRE : Non, bien sûr. On avait appris aux savants à le supposer.
LA FILLE : Je croyais qu'on ne pouvait jamais apprendre à quelqu'un à avoir toujours tort.
LE PÈRE : Ecoutez, jeune fille, vous êtes irrespectueuse et en plus vous avez tort. D'abord, il n'est pas vrai que les savants ont toujours tort lorsqu'ils supposent que les choses sont simples. Ils ont souvent raison – ou en partie raison – et, plus souvent encore, ils croient avoir raison et se le disent entre eux. Et rien que ça, ça les rassure suffisamment. En plus, tu as tort de penser qu'on ne peut pas apprendre à quelqu'un à avoir toujours tort.
LA FILLE : Lorsque les gens parlent d'instinct, est-ce qu'ils essayent de simplifier les choses ?
LE PÈRE : Oui, certainement.
LA FILLE : Et ont-ils tort ?
LE PÈRE : Je n'en sais rien. Ça dépend de ce qu'ils veulent dire.

LA FILLE : *Quand* parlent-ils d'instinct ?
LE PÈRE : Ça, j'aime mieux. C'est une meilleure façon de poser la question. Ils en parlent, lorsqu'ils voient un être vivant faire quelque chose et qu'ils sont sûrs, premièrement, qu'il n'a pas appris à le faire et, deuxièmement, qu'il est trop stupide pour comprendre pourquoi il doit le faire.
LA FILLE : Et encore ?
LE PÈRE : Lorsqu'ils voient que tous les membres d'une espèce font la même chose dans les mêmes circonstances ; et aussi, quand ils voient l'animal répéter la même action lorsque les circonstances ont changé, si bien que l'action échoue.
LA FILLE : Ainsi, il y a quatre façons de savoir qu'il s'agit d'un instinct !
LE PÈRE : Non, plutôt quatre conditions sous lesquelles les savants parlent d'instinct.
LA FILLE : Et s'il en manque une ? Un instinct ressemble beaucoup à une habitude ou à une coutume…
LE PÈRE : Seulement, les habitudes, ça s'apprend.
LA FILLE : Oui, en effet.
LA FILLE : Est-ce qu'on apprend toujours *deux fois* une habitude ?
LE PÈRE : C'est-à-dire ?
LA FILLE : Je veux dire, par exemple, lorsque je cherche une série d'accords sur ma

guitare, d'abord je les apprends ou je les trouve ; ensuite, quand je m'exerce, je prends *l'habitude* de les jouer de cette façon-là. Et, parfois, je prends même de mauvaises habitudes.
LE PÈRE : Autrement dit, tu apprends à avoir toujours tort ?
LA FILLE : Bon, bon, ça va. Et ce truc à deux reprises dont on parlait ? On ne pourrait pas dire, je suppose, qu'il y a *deux* parties de l'apprentissage, si jouer de la guitare était instinctif…
LE PÈRE : Oui, ou plutôt, s'il n'y avait pas les deux parties de l'apprentissage, les savants pourraient dire que jouer de la guitare est instinctif.
LA FILLE : Et s'il n'en manquait qu'une ?
LE PÈRE : Alors, logiquement, cette partie, la première, on pourrait l'expliquer par l'instinct.
LA FILLE : Est-ce que *nïmporte laquelle des deux* pourrait manquer ?
LE PÈRE : Je ne sais pas. Je crois que personne ne le sait.
LA FILLE : Papa, et les oiseaux, pour chanter, ils s'exercent ? !
LE PÈRE : Oui, on le dit de certains oiseaux.
LA FILLE : Lïnstinct leur donne, je suppose, la première partie du chant, mais ils doivent travailler la seconde.
LE PÈRE : Peut-être bien.

LA FILLE : Et l'exercice peut être instinctif ?
LE PÈRE : Je suppose que oui ; seulement je ne vois plus très bien ce que le mot « instinct » finit par vouloir dire, dans cette conversation.
LA FILLE : Mais c'est un principe explicatif, papa, exactement comme tu disais… Apres cela, il y a une chose que je ne comprends pas.
LE PÈRE : Quoi ?
LA FILLE : Y a-t-il un instinct global ou bien des tas d'instinets différents ?
LE PÈRE : Ça, c'est une bonne question et les savants en ont beaucoup parlé ; ils ont dressé d'abord des listes d'nstincts séparés, puis ils les ont de nouveau réunis en un tout.
LA FILLE : D'accord ; et quelle est la réponse ?
LE PÈRE : Elle n'est pas très claire, mais il y a une chose qui est certaine : il ne faut pas multiplier les principes explicatifs plus que nécessaire.
LA FILLE : Et ça veut dire quoi ?
LE PÈRE : C'est le principe même du monothéisme : notamment, que l'idée d'un seul grand Dieu est préférable à l'idée de deux petits.
LA FILLE : Parce que Dieu, lui aussi, est un principe explicatif ?
LE PÈRE : Oh oui, et un très grand même ! Il ne faut pas utiliser deux boîtes noires – ou deux instincts – là où une seule boîte noire pourrait faire l'affaire…
LA FILLE : Oui, mais elle doit être assez grande.
LE PÈRE : Non, je veux dire…
LA FILLE : Y a-t-il de grands et de petits instincts ?
LE PÈRE : Eh bien…, à en croire les savants, oui. Mais ils donnent d'autres noms aux petits instincts, il les appellent « réflexes », « mécanismes innés », « modèles rigides de

comportement ».
LA FILLE : Je vois. C'est comme s'il y avait un grand Dieu pour expliquer l'univers et puis des tas de petits lutins ou gobelins pour expliquer les petites choses qui s'y passent.
LE PÈRE : À peu pres ça…
LA FILLE : Mais, comment mettent-ils les choses ensemble, pour constituer les grands instincts ?
LE PÈRE : Par exemple, ils ne disent pas que le chien a un instinct lorsqu'il se débat en tombant du haut d'une falaise et *un autre* qui lui fait fuir le feu.
LA FILLE : lls expliquent les deux faits par l'instinct de conservation ?
LE PÈRE : Oui, quelque chose comme ça.
LA FILLE : Mais, si tu mets tous ces actes ensemble, sous un seul instinct, à ce moment-là tu ne peux plus refuser l'idée que le chien a l'usage de la notion de « Soi ».
LE PÈRE : Peut-être bien.
LA FILLE : Et que fait-on, alors, de l'instinct du chant et de l'instinct de s'exercer au chant ?
LE PÈRE : Tout dépend de l'usage qu'on leur donne. On peut les classer, par exemple, sous l'instinct territorial ou sous l'instinct sexuel.
LA FILLE : Moi, je ne les mettrais pas ensemble.
LE PÈRE : Ah bon ? !
LA FILLE : Non, parce que alors, si l'oiseau s'exerçait à picorer des graines ou autre chose ? Tu devrais multiplier les instincts… comment déjà ?… plus que nécessaire.
LE PÈRE : Tu veux dire ?
LA FILLE : Je veux dire *un* instinct de chercher la nourriture, pour expliquer qu'on s'exerce à picoter des graines, et *un* instinct territorial, pour expliquer qu'on s'exerce à chanter ; pourquoi ne mettrait-on pas un seul instinct, celui de l'exercice, pour les deux ? Comme ça, on économiserait une boîte noire.
LE PÈRE : Alors, tu abandonnes l'idée de mettre ensemble sous le même chapeau des actions qui ont le même but.
LA FILLE : Oui, parce que si l'on s'exerce dans un but – je veux dire si *l'oiseau* a un but –, alors son acte est *rationnel*, et non plus instinctif. Ce n'est pas ce que tu disais ?
LE PÈRE : Tout à fait.

LA FILLE : Est-ce qu'on pourrait se passer de l'idée d'« instinct » ?
LE PÈRE : Et comment expliquerait-on les choses, alors ?
LA FILLE : En s'en tenant seulement aux petites choses. Par exemple, lorsque je claque des doigts, le chien saute ; lorsqu'il ne sent plus le sol sous ses pattes, il se débat, etc.
LE PÈRE : Tu veux dire, s'occuper seulement des lutins, et pas de Dieu.
LA FILLE : Oui, à peu près.
LE PÈRE : Eh bien, il y a des savants qui essayent de parler comme ça et ça devient même très à la mode. Ils disent que c'est plus objectif.
LA FILLE : Et ça l'est vraiment ?
LE PÈRE : Oui, certainement.

LA FILLE : Ça veut dire quoi, « objectif » ?
LE PÈRE : Ça veut dire regarder très attentivement les choses qu'on a choisi de regarder.
LA FILLE : Ça me semble sensé. Seulement comment font-ils, les gens objectifs, pour choisir les choses sur lesquelles ils veulent être objectifs ?
LE PÈRE : C'est simple, ils choisissent ce sur quoi il est facile d'être objectif.
LA FILLE : Tu veux dire facile pour eux ?
LE PÈRE : Oui.
LA FILLE : Mais comment *savent*-ils que c'est justement ça, les choses faciles ?
LE PÈRE : J e suppose qu'ils en essayent plusieurs et que finalement ils trouvent par l'expérience.
LA FILLE : Alors, c'est un choix subjectif ?
LE PÈRE : Oui. Toute l'expérience est subjective.
LA FILLE : En plus, ici, elle est *humaine* et subjective. Ils décident des éléments du comportement animal sur lesquels ils vont être objectifs, à partir d'une expérience subjective *humaine*. Or, tu disais que l'anthropomorphisme est une mauvaise chose ?
LE PÈRE : Bien sûr, mais ils essayent vraiment d'être inhumains.

LA FILLE : Et qu'est-ce qu'ils laissent de côté ?
LE PÈRE : C'est-a-dire ?
LA FILLE : C'est-à-dire : l'expérience subjective leur montre quelles sont les choses sur lesquelles il est facile d'être objectif. Alors ils les étudient. Mais quelles sont les choses que l'expérience leur fait trouver difficiles et qu'ils évitent ? Voilà ! quelles sont les choses qu'ils évitent ?
LE PÈRE : Tu parlais tout à l'heure de s'« exercer ». En voilà une, de chose, à propos de laquelle il est difficile d'être objectif. Et il y en a d'autres qui présentent le même genre de difficultés. Le *jeu*, par exemple, l'*exploration*… C'est très difficile de dire objectivement si un rat explore *vraiment* ou s'il joue *vraiment*. Alors les gens laissent de côté ces choses-là, ils ne les étudient pas. Et puis, il y a, bien sûr, l'amour ; et la haine.
LA FILLE : Je vois. Ce sont les choses pour lesquelles je voulais inventer des instincts séparés.
LE PÈRE : Oui, ce genre de choses. Et n'oublie pas l'humour aussi.

LA FILLE : Papa, est-ce que les animaux sont objectifs ?
LE PÈRE : Je n'en sais rien. Probablement pas. Je ne crois pas non plus qu'ils soient subjectifs. Je ne crois pas que le partage se fasse de cette manière.

LA FILLE : N'est-ce pas sur le côté le plus animal de leur nature que les gens ont le plus de difficultés à être objectifs ?
LE PÈRE : Oui, je pense ; en tout cas, c'est ce que Freud disait, et je crois qu'il avait raison. Pourquoi cette question ?
LA FILLE : Parce que, pauvres gens ! lls essayent d'étudier les animaux. Et, pour ça, ils se spécialisent dans les domaines qu'ils peuvent étudier objectivement. Seulement, ils ne peuvent être objectifs que sur les choses où ils sont eux-mêmes le plus loin des animaux.

Ça doit être bien dur pour eux !
LE PÈRE : Pas forcément. lls peuvent être objectifs sur *certaines* choses qui relèvent de leur nature animale. Et, en plus, tu n'as pas démontré que la totalité du comportement animal faisait partie des choses sur lesquelles on ne peut pas être objectif.
LA FILLE : Quelles sont les vraies grandes différences entre les hommes et les animaux ?
LE PÈRE : L'intellect, le langage, les outils, des choses comme ça.
LA FILLE : Et c'est facile pour les humains d'être intellectuellement objectifs sur le langage et les outils ?
LE PÈRE : Tout à fait.
LA FILLE : Alors ça veut dire que, dans l'homme, il y a toute une série d'idées, ou de je ne sais quoi, qui sont toutes liées ensemble. Une sorte de seconde personne à l'intérieur de la première, et qui doit avoir une façon totalement différente de penser : une façon objective.
LE PÈRE : Oui, la voie royale vers la prise de conscience et l'objectivité passe par le langage et les outils.
LA FILLE : Et que se passe-t-il lorsque cette seconde personne considère toutes les parties sur lesquelles il est si difficile d'être objectif ? Est-ce qu'elle ne fait que les contempler, ou bien elle s'en mêle ?
LE PÈRE : Elle s'en mêle.
LA FILLE : Et qu'est-ce qui arrive ?
LE PÈRE : Là, c'est une question atroce.
LA FILLE : Vas-y, papa… Si nous voulons étudier les animaux, il faudra bien l'affronter.
LE PÈRE : Les poètes et les artistes connaissent mieux la réponse que les savants. Écoute ce que je vais te lire :

> *La pensée* changea l'infini en serpent, livré à la merci
> D'une flamme dévorante ; et l'homme prit la fuite à sa vue
> Et se cacha dans les forêts de la nuit : et toutes ces forêts éternelles
> Se divisèrent en terres, cercles de l'espace roulant. sans cesse,
> comme les vagues de la mer,
> Écrasant tout, hormis ce mur de chair.
> Alors prit forme le temple du serpent, image de l'infini,
> Enfermé dans le cercle des révolutions finies : l'homme devint ange.
> Et le ciel – cercle, tournant, miraculeux, Dieu – un tyran couronné[1].

LA FILLE : Je n'ai pas compris, mais ça a l'air terrible. Tu m'expliques ?
LE PÈRE : Bon, voici. Ce n'est pas un discours objectif, puisque le poète parle de l'*effet* de l'objectivité – ce qu'il appelle ici « pensée » – sur l'ensemble de la personne ou sur l'ensemble de la vie. La « pensée » devrait rester une partie du tout, mais en fait elle se dissémine et se mêle au reste.
LA FILLE : Continue.
LE PÈRE : Et elle découpe tout en pièces.
LA FILLE : Je ne comprends pas.

1 Blake, W.. 1794, *Europe a Prophecy*, imprimé et publié par l'auteur (les italiques sont de moi. *G. B.*).

LE PÈRE : Elle commence par trancher entre les choses objectives et le reste. Ensuite, il est naturel qu'à l'*intérieur* de l'être façonné dans le moule de l'intellect, du langage et des outils, se développe l'idée du *but*. Car, les outils sont faits en vue de certains buts, et tout ce qui fait obstacle aux buts est une entrave. Alors, le monde de celui qui se veut objectif se partage en choses « utiles » et choses « embarrassantes ».
LA FILLE : Là, je vois.
LE PÈRE : Ensuite, celui-ci applique le même partage au monde de la personne, l'« utile » et l'« embarrassant » deviennent le Bien et le Mal. Le monde est, du coup, partagé entre Dieu et le Serpent. Et puis, ce qui s'ensuit, c'est une série sans fin de divisions, parce que Pintellect n'arrête jamais de classer et de diviser les choses.
LA FILLE : Multiplier les principes explicatifs plus que nécessaire ?
LE PÈRE : C'est ça.
LA FILLE : Alors, bien sûr, lorsque l'être objectif observe les animaux, il divise encore les choses ; ce qui fait que les animaux seront vus de la même façon que des êtres humains *après que* leur intellect ait envahi leur âme.
LE PÈRE : Tout à fait. C'est une sorte d'anthropomorphisme inhumain.
LA FILLE : Et c'est pour ça que les gens objectifs étudient les petits lutins plutôt que les grandes choses ?
LE PÈRE : Oui. C'est ce qu'on appelle la psychologie S-R, celle des stimuli et des réponses. Il est facile d'être objectif sur le sexe, mais pas sur l'amour.

LA FILLE : Nous avons dit qu'il y avait deux façons d'étudier les animaux : par le biais de l'instinct global ou par celui des stimuli et réponses ; et puis, aucune de ces deux façons ne semble être la bonne. Alors, où en est-on maintenant ?
LE PÈRE : Je n'en sais rien.
LA FILLE : Mais c'est toi qui disais que la voie royale vers l'objectivité et la prise de conscience, c'est le langage et les outils ! Et la voie vers l'autre partie de nous-même ?
LE PÈRE : Freud disait que ce sont les rêves.

LA FILLE : Et les rêves, c'est quoi ? Comment est-ce que ça se combine ?
LE PÈRE : Eh bien, les rêves, ce sont des morceaux de ce en quoi nous sommes faits. Des morceaux de notre partie non objective.
LA FILLE : Oui, mais comment est-ce qu'ils se combinent ?
LE PÈRE : Tu ne crois pas qu'on s"éloigne un peu du problème du comportement animal ?
LA FILLE : Je ne sais pas vraiment, je crois que non. C'est comme si, d'une façon ou d'une autre, nous restions anthropomorphistes quoi que nous fassions. Alors, tant qu'à faire, il vaut mieux ne pas fonder notre anthropomorphisme sur la partie de l'homme qui est la plus éloignée des animaux. Essayons l'autre partie elle aussi. Tu disais que les rêves sont la voie royale vers cette autre partie.
LE PÈRE : Pas moi, c'est Freud qui disait ça.
LA FILLE : D'accord. Mais comment les rêves se combinent-ils ?
LE PÈRE : Tu veux dire comment deux rêves sont liés l'un à l'autre ! ?

LA FILLE : Non, parce que, comme tu disais, ce ne sont que des morceaux.
Je veux savoir comment un rêve s'assemble en lui-même. Et encore, si le comportement animal peut s'assembler de la même façon ?

LE PÈRE : Je ne sais vraiment pas par où commencer.
LA FILLE : Bon, alors, par exemple : est-ce que les rêves procèdent par contraires ?
LE PÈRE : Ah ! Ça y est ! Le bon vieux folklore ! Non, les rêves ne prédisent pas l'avenir. Ils sont comme suspendus dans le temps. Ils n'ont pas de temps.
LA FILLE : Mais si quelqu'un a peur d'une chose qui devrait se passer le lendemain, il peut très bien en rêver la nuit.
LE PÈRE : Bien sûr. Tu peux aussi rêver d'une chose passée. Ou du passé et du présent à la fois. Mais le rêve ne porte aucune étiquette pour te dire, en quelque sorte, *sur quoi* ça porte. ll est : c'est tout.
LA FILLE : Un peu comme si le rêve n'avait pas de page de titre ?
LE PÈRE : Oui, comme pour un vieux manuscrit ou une lettre dont le commencement et la fin ont été perdus ; L'historien doit deviner sur quoi ça porte, qui l'a écrit et quand – et tout ça d'après ce qu'il y a *dedans*.
LA FILLE : Alors, il faut être objectif, là aussi ?
LE PÈRE : Certainement. Tout en sachant qu'il faut être prudent là-dessus ; à savoir prendre garde de ne pas imposer au matériel du rêve les concepts de cet être qu'on dit fait d'outils et de langage.
LA FILLE : Ça revient à quoi ?
LE PÈRE : Un exemple : si, en quelque sorte, les rêves n'ont pas de temps, s'ils sont suspendus dans le temps, dire qu'un rêve « prédit » l'avenir, ce serait aller dans le mauvais sens de l'objectivité ; de même, affirmer qu'il est un énoncé sur le passé. Ici, on ne fait pas de l'histoire.
LA FILLE : Alors quoi, de la propagande ?
LE PÈRE : Pardon ? !
LA FILLE : Oui, ce serait comme ces histoires à l'aide de quoi l'on fait de la propagande ; on dit que c'est de la vraie histoire, mais, en fait, ce ne sont que des légendes.
LE PÈRE : Ah bon, d'accord. Les rêves ressemblent par beaucoup de côtés aux mythes et aux légendes. Sauf qu'ils ne sont pas sciemment élaborés par un propagandiste, ni établis d'avance.
LA FILLE : Le rêve a-t-il toujours une morale ?
LE PÈRE : *Toujours*, je ne sais pas, *souvent*, oui. Mais la morale n'est pas énoncée dans le rêve C'est le psychanalyste qui essaye d'amener le patient à la trouver. En fait, la morale c'est l'ensemble du rêve.
LA FILLE : C'est-à-dire ?
LE PÈRE : Je ne sais pas très bien.

LA FILLE : Est-ce que les rêves procèdent par contraires ? La morale ce serait le contraire de ce que le rêve semble vouloir dire ?
LE PÈRE : Oui, souvent. Les rêves prennent souvent une tournure ironique ou

sarcastique. Une sorte de *reductio ad absurdum*.
LA FILLE : Exemple ?
LE PÈRE : J'avais un ami qui était pilote de chasse pendant la guerre. Après, il fit des études de psychologie et, un jour, il dut se présenter à l'oral du doctorat. Il était absolument paniqué. Mais la veille de l'examen, il eut un cauchemar : il pilotait un avion qui venait d'être abattu. Le lendemain, il put se présenter à l'examen sans aucune crainte.
LA FILLE : Et pourquoi ?
LE PÈRE : Tout simplement parce que c'était absurde pour un pilote de chasse d'avoir peur d'une bande d'universitaires, qui ne pouvaient pas l'abattre *vraiment*.
LA FILLE : Mais comment le savait-il ? Le rêve aurait très bien pu signifier que les examinateurs *allaient* justement l'abattre. Comment pouvait-il savoir que C'était un rêve ironique ?
LE PÈRE : Il ne le savait pas vraiment. Le rêve ne porte pas d'étiquette pour dire qu'il est ironique. D'ailleurs, lorsque dans une conversation à l'état de veille les gens deviennent ironiques, ils ne vous préviennent jamais.
LA FILLE : C'est vrai. Et j'ai toujours trouvé ça plutôt cruel.
LE PÈRE : Ça l'est souvent.

LA FILLE : Papa, est-ce que les animaux, parfois, sont ironiques ou sarcastiques ?
LE PÈRE : Je ne crois pas, mais je ne suis pas sûr non plus que ce sont là des mots que nous puissions employer en l'occurrence. « Ironie » et « sarcasme » sont des termes pour analyser le matériel de messages transmis par le langage. Or les animaux n'ont pas de langage. Ça aussi, ce serait aller dans le mauvais sens de l'objectivité.
LA FILLE : D'accord. Mais est-ce qu'au moins les animaux procèdent, eux aussi, par contraires ?
LE PÈRE : Oui…, en fait, oui. Mais je ne suis pas sûr que ce soit la même chose…
LA FILLE : Continue. Ça se passe *comment* et quand ?
LE PÈRE : Tu sais comment, par exemple, les chiots à la vue d'un grand chien, se couchent sur le dos et lui offrent leur ventre. Comme s'ils l'invitaient à les attaquer. En fait, ça a l'effet contraire : ça empêche justement le grand chien d'attaquer.
LA FILLE : Je vois : une sorte d'utilisation des contraires. Mais est-ce qu'ils 1e *savent* ?
LE PÈRE : Tu demandes si le grand chien sait que le petit signifie le contraire de ce qu'il montre et si le petit sait que c'est justement ça le moyen d'arrêter le grand…
LA FILLE : Oui.
LE PÈRE : Je ne sais pas. A vrai dire, je pense que le petit chien en sait plus long que le grand là-dessus. En tout cas, le chiot ne donne aucun signe qui montre qu'il le sait. Et, de toute évidence, il ne pourrait pas le faire.
LA FILLE : Alors, c'est comme pour les rêves. ll n'y a aucune étiquette qui permette de dire que le rêve procède par contraires.
LE PÈRE : Exact.
LA FILLE : Je crois que, cette fois, on est enfin arrivés quelque part. Les rêves procèdent par contraires, les animaux aussi, et ni les uns ni les autres ne portent d'étiquette pour dire qu'ils procèdent ainsi.

LA FILLE : Pourquoi est-ce que les animaux se battent ?
LE PÈRE : Oh ! alors là, pour des tas de raisons : le territoire, le sexe, la nourriture…
LA FILLE : Papa, tu parles comme la théorie des instincts ; je croyais qu'on était d'accord pour ne plus parler comme ça.
LE PÈRE : Moi, je veux bien ; mais alors quel genre de réponse veux-tu que je donne à une question comme : pourquoi les animaux se battent-ils ?
LA FILLE : Eh bien, est-ce que là aussi, çà marche par contraires ?
LE PÈRE : Oui. Beaucoup de combats finissent par une sorte de pacification. Et il est certain que les combats ludiques sont, en partie, une façon d'affirmer l'amitié, de la découvrir ou de la redécouvrir.
LA FILLE : C'est bien ce que je pensais…

LA FILLE : Mais pourquoi n'y a-t-il pas d'étiquette ? Est-ce pour les mêmes raisons dans les deux cas, celui des animaux et celui des rêves ?
LE PÈRE : Je n'en sais rien ; ce qui est sûr, c'est que les rêves ne procèdent pas toujours par contraires.
LA FILLE : Bien sûr que non, les animaux non plus.
LE PÈRE : On est d'accord.
LA FILLE : Alors, revenons à notre rêve. Ses effets sur ton copain ont été les mêmes que si quelqu'un lui avait dit : « *toi dans un avion de combat* » ce n'est pas la même chose que « *toi, à un oral d' examen* ».
LE PÈRE : Oui, mais le rêve ne l'exprime pas. Il montre seulement « toi dans un avion de combat » et il omet la négation « ne pas… », de même qu'il ne parle pas de comparer le rêve à autre chose, ni n'indiquer à quelle chose il faudrait le comparer.
LA FILLE : Alors, commençons par la négation. Y a-t-il des « ne… pas » dans le comportement animal ?
LE PÈRE : Non, comment pourrait-il y en avoir ?
LA FILLE : Je veux dire : est-ce qu'un animal peut signifier par ses actions « je ne te mordrai pas » ?
LE PÈRE : Pour commencer. une communication par l'action ne peut pas avoir de temps ; les aspects temporels sont propres au langage.
LA FILLE : Tu disais que les rêves aussi n'ont pas de temps, n'est-ce pas ?
LE PÈRE : C'est ce que j'ai dit.
LA FILLE : Bon. Et la négation, alors ? Est-ce qu'un animal peut faire comprendre : « je ne suis pas en train de te mordre » ?
LE PÈRE : Il y a encore du temps là-dedans, mais enfin, passons. Si un animal n'*est* pas en train d'en mordre un autre, il ne le mord pas, un point c'est tout.
LA FILLE : Mais il peut y avoir tout un tas d'autres choses qu'il n'est pas en train de faire : dormir, manger, courir, etc. Comment peut-il laisser entendre : « ce que je ne suis pas en train de faire, c'est de mordre » ?
LE PÈRE : Il ne le peut que si « mordre » a déjà été évoqué d'une manière ou d'une autre.
LA FILLE : Alors, pour dire : « je ne suis pas en train de te mordre », il faudrait d'abord qu'il montre ses crocs et qu'*ensuite* il ne morde pas ?

LE PÈRE : Oui, quelque chose dans ce sens-là.
LA FILLE : Et, s'il y avait deux animaux, il faudrait qu'ils montrent, tous les deux, leurs crocs ?
LE PÈRE : Oui.
LA FILLE : Mais, il me semble qu'ils pourraient ne pas se comprendre et commencer à se battre.
LE PÈRE : Eh oui…, lorsqu'on procède par contraires et on ne dit pas – ou on ne peut pas dire – ce qu'on fait vraiment, surtout lorsqu'on ne *sait* pas ce qu'on fait, il y a toujours ce risque-là.
LA FILLE : Quand même, les animaux doivent bien savoir qu'ils montrent leurs crocs pour dire « je ne te mordrai pas ».
LE PÈRE : Je n'en suis pas si sûr. Et, en tout cas, aucun des deux ne le sait de l'autre. Pour ce qui est de celui qui rêve, il ne sait pas, au début, comment son rêve va se terminer.
LA FILLE : Alors, c'est une sorte d'expérience…
LE PÈRE : Oui.
LA FILLE : Et ils pourraient donc se battre rien que *pour* savoir si c'est ça qu'ils devaient faire.
LE PÈRE : Si tu veux, mais moi, je n'en ferais pas une affaire d'intention ; je dirais plutôt que c'est le combat qui leur révèle, après coup, quel genre de relations ils ont. Ce n'était pas prémédité.
LA FILLE : Alors, la négation n'est pas vraiment présente lorsque les animaux montrent leurs crocs ?
LE PÈRE : J'imagine que non. Ou alors, rarement : de vieux amis peuvent, par exemple, se livrer à un combat ludique, tout en sachant, des le début, ce qu'ils font.

LA FILLE : Mettons que la négation est absente dans le comportement animal, parce qu'elle fait partie du langage verbal et qu'il ne peut y avoir d'action qui la signale. Et parce qu'il n'y en a pas, le seul moyen de se rendre compte qu'il s'agit d'une négation, c'est d'aller jusqu'au bout de la *reductio ad absurdum* ; aller jusqu'au bout du combat, pour prouver que ce n'en est pas un, et jusqu'au bout de la soumission, pour vérifier que l'autre ne te dévorera pas.
LE PÈRE : Oui.
LA FILLE : Est-ce que les animaux doivent penser tout ça par eux-mêmes ?
LE PÈRE : Non, puisque c'est *nécessairement* vrai. Et ce qui est nécessairement vrai gouverne nos actes en dehors du fait qu'on sait ou pas que c'est nécessairement vrai. Si tu mets deux pommes à côté de trois pommes, tu auras cinq pommes, même si tu ne sais pas compter. C'est une autre façon d'« expliquer » les choses.
LA FILLE : Et maintenant : pourquoi, dans le rêve, la négation est-elle laissée de côté ?
LE PÈRE : Pour une raison à peu près semblable. Les rêves sont surtout faits d'images et de sentiments, et lorsqu'on communique par images et sentiments on doit se plier au fait qu'il n'y a pas d'images pour la négation.
LA FILLE : Mais on peut rêver, par exemple, d'un panneau « Stop », qui serait barré et qui voudrait dire « ne pas s'arrêter ».

LE PÈRE : Oui, mais là, on est à mi-chemin du langage. Et ce qui barre le panneau, ce n'est pas l'expression « ne… pas », mais l'expression « ne fais pas ». Et « ne fais pas » peut être transmis par le langage de l'action : quand, par exemple, l'*autre* fait un mouvement pour évoquer quelque chose que tu veux interdire. Tu peux même rêver de mots, et l'expression « ne… pas » peut faire partie de ton rêve. Mais je doute fort que tu puisses rêver d'une négation qui porte sur le rêve même. Je veux dire d'une négation qui signifierait, par exemple : « Ce rêve ne doit pas être pris à la lettre. » Sauf en cas de sommeil très léger où l'on sait déjà que l'on rêve.

LA FILLE : C'est bien joli, mais tu n'as toujours pas répondu à ma question sur la façon dont les rêves s'assemblent.
LE PÈRE : Je crois pourtant que si. Je vais essayer de reprendre tout ça. Un rêve, c'est une métaphore, ou un enchevêtrement de métaphores. Une métaphore, sais-tu ce que c'est ?
LA FILLE : Oui. Si je dis que tu es *comme* un cochon, c'est une comparaison ; et si je dis que tu *es* un cochon, c'est une métaphore.
LE PÈRE : C'est à peu près ça. Lorsqu'une métaphore est étiquetée comme métaphore, elle devient une comparaison.
LA FILLE : Et c'est cet étiquetage qui est omis dans le rêve.
LE PÈRE : Exactement. Une métaphore compare des choses sans énoncer la comparaison. Elle prend ce qui est vrai dans un groupe de choses et l'applique à un autre groupe. Lorsqu'on dit qu'une nation « pourrit », on utilise une métaphore, en suggérant que certains changements survenant dans cette nation ressemblent à ceux provoqués par des bactéries dans un fruit. Mais on ne mentionne ni le fruit ni la bactérie. LA EILLE : Et le rêve, c'est comme ça ?
LE PÈRE : Non, plutôt le contraire. Le rêve montrerait le fruit et peut-être les bactéries, mais, en tout cas, pas la notion. Il travaille sur la *relation*, mais n'identifie pas les choses reliées.
LA FILLE : Papa… Tu veux bien faire un rêve pour moi ?
LE PÈRE : Avec cette recette, tu veux dire ? Non. En revanche, ce qu'on peut faire, c'est prendre les vers que je t'ai lus tout à l'heure et en faire un rêve. D'ailleurs, de la façon dont ils sont présentés, on dirait presque le matériel d'un rêve. Pour une bonne partie, il suffit de remplacer les mots par des images. Même les mots, pris tels quels, sont suffisamment vifs ; mais, ce qu'il y a, c'est que toute la chaîne de métaphores et dïmages est ici fixée, ce qui ne se produirait pas dans un rêve.
LA FILLE : Qu'est-ce que tu veux dire par « fixée » ?
LE PÈRE : Je veux dire, *fixée* par le premier mot : « pensée ». Ce mot est utilisé dans son sens littéral et il nous dit d'emblée sur quoi porte tout ce qui s'ensuit.
LA FILLE : Et dans un rêve ?
LE PÈRE : Ce mot aurait eu, comme le reste du rêve, un sens métaphorique. Et le poème aurait été beaucoup plus difficile à déchiffrer.
LA FILLE : Je comprends. Change-le alors !
LE PÈRE : Si on disait, par exemple, « Barbara changea l'infini », etc.
LA FILLE : Mais pourquoi ? C'est qui Barbara ?

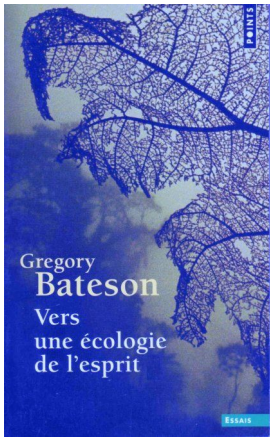
LE PÈRE : Elle est barbare, elle est femme, et c'est le nom mnémonique d'un mode du syllogisme. Alors je trouve qu'elle conviendrait bien comme symbole monstrueux de « la pensée ». Oui, je la vois très bien maniant un compas et se pinçant le cerveau pour voir comment changer son propre monde.
LA FILLE : Assez !
LE PÈRE : Soit, mais tu vois maintenant ce que ça veut dire que, dans les rêves, les métaphores ne sont pas fixées.

LA FILLE : Les animaux, eux, ils fixent leurs métaphores ?
LE PÈRE : Non, ils n'en ont pas besoin. Tu vois, lorsqu'un oiseau adulte, pour faire la cour à un adulte du sexe opposé, imite un oisillon, il emprunte une métaphore aux relations parents-enfants. Mais sans avoir besoin de fixer les relations dont il parle. Ce qu'il pose c'est, de toute évidence, sa relation avec l'autre oiseau. Et ils sont là, présents, tous deux.
LA FILLE : Mais est-ce qu'ils n'utilisent ou ne traduisent jamais en gestes des métaphores portant sur autre chose que leurs relations ?
LE PÈRE : Je ne crois pas. En tout cas, ni les mammifères ni les oiseaux. Les abeilles, peut-être. Et, bien sûr, les humains.

LA FILLE : ll y a une chose que je ne comprends pas.
LE PÈRE : Laquelle ?
LA FILLE : Nous avons trouvé des tas de choses communes au rêve et au comportement animal : tous deux procèdent par contraires, n'ont pas de temps, n'ont pas de négation, tous deux utilisent les métaphores sans les fixer. Mais, tu vois… par exemple, lorsque les animaux font tout ça, il y a du sens… Je veux dire, procéder par contraires et ne pas devoir fixer leurs métaphores. Ce que je ne vois pas, c'est pourquoi, dans les rêves, ça doit se passer de la même façon.
LE PÈRE : Je n'en sais rien non plus.
LA FILLE : ll y a encore autre chose.
LE PÈRE : Quoi ?
LA FILLE : Tu disais que les gènes et les chromosomes portent des messages sur le développement. Est-ce qu'ils parlent de la même façon que les rêves et les animaux ? Avec des métaphores et sans négation ? Ou, alors, parlent-ils comme nous ?
LE PÈRE : Je ne sais pas. Mais je suis sûr que leur système de messages ne contient aucune conversion simple de la Théorie des instincts.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 1995. N° 257 67-7 (1802116)
IMPRIMÉ EN FRANCE

ESSAIS



Vers une écologie de l'esprit 1

Le parcours de Gregory Bateson a été d'une immense diversité : anthropologie, psychiatrie, théorie du jeu, évolution, communication chez les mammifères, systèmes et paradoxes logiques, épistémologie, pathologie des relations, théorie de l'apprentissage, examen critique de la science. Ce trajet vertigineux masque cependant l'unité d'une recherche. Partout Bateson introduit les notions de la cybernétique et de la philosophie analytique, la théorie des systèmes et la théorie des types logiques. Ces niveaux de généralisation permettent d'avancer à travers les paradoxes.

Bateson est devenu le maître à penser de toute une génération de chercheurs. Il a su ouvrir la pensée occidentale à ce qu'elle pouvait tirer du taoïsme ou du zen : la sortie des culs-de—sac de l'intellect vers un autre niveau de recherche.

Vers une écologie de l'esprit 2

La communication chez les cétacés, la schizophrénie, la théorie de l'évolution : ce sont quelques—uns des domaines qu'explore Gregory Bateson dans ce second tome de *Vers une écologie de l'esprit*. Le lecteur y trouvera un exposé de la théorie du *double bind* (double contrainte), situation de communication où un individu reçoit deux injonctions contradictoires telles que, s'il obéit à l'une, il est forcé de désobéir à l'autre. Dans cette lignée s'élabore une nouvelle conception de la communication et de l'évolution, qui renverse nombre d'idées reçues.

Ce volume rassemble la deuxième partie de *Forme et pathologie des relations*, qui comprend notamment *Vers une théorie de la schizophrénie*, *Biologie et évolution*, *Épistémologie et écologie* et *Crise dans l'écologie de l'esprit*.

Gregory Bateson (1904-1980)

Anthropologue, psychologue, il fut l'une des figures majeures de l'école de Palo Alto. Il a notamment écrit *Une unité sacrée* (Seuil, 1996).

Traduit de l'anglais par Ferial Drosso, Laurencine Lot et Eugène Simion

www.lecerclepoints.com
Couverture : Ernst Haas © Getty Images
Éditions Points, 25 bd Romain Rolland, Paris 14
ISBN 978.2.02.025767.1 / Imp. en France 09.95-7 9,50€